

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Nefeli Moysiadi

Élève de terminale, lycée franco-hellénique Eugène Delacroix, Athènes

Le soldat inconnu

2 novembre 1918

Je ramassai le livre par terre, saluai le professeur, qui me répondit par un sourire indolent, puis je partis. Au bout du couloir, quand il ne pouvait plus me voir, je me mis à courir. Je courais vite, comme si j'étais poursuivi. Je me précipitai dans mon dortoir et verrouillai la porte derrière moi. Je sortis la petite valise que j'avais cachée sous mon lit. Je l'ouvris et y mis rapidement des vêtements, mes cahiers, mes notes ainsi que les livres auxquels je tenais le plus. Il fallait que je parte. Mais où aller ?

5 novembre 1918

Le professeur m'observe attentivement. Chacun de mes gestes, chacune de mes paroles. Je sens son souffle sur ma nuque. L'armistice est proche, mais le silence est plus lourd que le grondement des canons. Ainsi la guerre s'est-elle abattue sur nos vies, comme un coup de canon, comme un tremblement de terre, nous ébranlant depuis des années. Mais nous ne devons pas la laisser nous réduire au silence. Les mots si longtemps tus, jaillissant avec force, doivent être dits. « La vérité doit être dite ! », sans quoi l'homme ne sortira pas de sa torpeur. Ces livres, les idées qu'ils renferment, le monde doit les apprendre.

6 novembre 1918

Je comprenais désormais le véritable sens de la vie, ce qu'en grammaire on appelle le « présent », l'« imparfait », le « plus-que-parfait », c'est-à-dire le sens même du « temps ». En quelques heures, j'étais passé de la marge au cœur de l'Histoire. Je quittai la ville avant l'aube. Je ne pouvais rester inactif, la peur d'être trahi par le professeur ne devait pas m'abattre. Je devais contribuer à la lutte.

En m'éloignant de mon modeste village natal, je constatais que la campagne française, auparavant si colorée, avait perdu ses couleurs. Elle avait opté pour la dualité du noir et du blanc. Je me glissai clandestinement dans un train et débarquai dans la capitale deux heures plus tard. Après un long voyage, j'arrivai sur le front de l'ouest, à quelques kilomètres de Paris. On me fournit aussitôt du matériel et un uniforme militaire. Dès que j'enfilai cet uniforme kaki, je me sentis encore plus loin de la paix ... cette paix tant attendue, dont nous nous étions privés depuis quatre ans. Cette paix qu'on trouve dans les meules de foin des rayons du soleil sur les plaines d'été, dans l'alphabet de la bonté, dans les premiers signes de l'aube, n'était-elle plus qu'un rêve lointain ... ?

8 novembre 1918

Cela fait deux jours que je ne dors plus. L'attaque était brutale et interminable. Qui nous apportera un peu de repos, ici ? Comment les mots peuvent-ils décrire le froid, la faim, la peur qui nous figent et nous empêchent de fermer l'œil ? Ce qui nous a gardé en vie, c'est cette infinie liberté qui est en nous : On pouvait, malgré la souffrance et la peur, continuer à imaginer notre mère arriver, un drap sous le bras, un tablier chaud à la main. Je titubais dans le vent, mon fusil replié sur moi.

Enfant, je me reflétais dans les ruisseaux de ma terre natale, dans la baie de ma petite ville. Je n'étais pas fait pour la guerre. Ce fusil ne m'aurait pas convenu sans toi, douce terre qui semble si humaine, sans ces berceaux et ces tombes derrière nous, sans ces gens, ces montagnes aux fronts fiers, sculptées comme par la main de dieu.

Quoi qu'il arrive, nous survivrons. Dans l'esprit de liberté, d'innombrables êtres humains demeurent. Des êtres humains magnifiques dans leur sacrifice. Leur mort ne signifie pas leur disparition, avec leurs peines, leurs larmes et leurs conversations. A travers tant de morts, les guerres, la maladie, la faim, la mort et encore la mort, la vie apparaît comme un cadeau, qu'on se doit de préserver. Ce n'est qu'à travers le regard des peuples qu'on peut comprendre l'absurdité de la guerre, le massacre mutuel entre les nations. Et seul l'idéal de fraternité peut instaurer l'harmonie.

10 novembre 1918

Après l'attaque d'hier, nous avons été contraints de nous retirer de notre base. Le spectacle était terrible. Nous roulions sur la terre morte. Les brancardiers ne pouvaient pas soigner un si grand nombre de blessés. Beaucoup étaient encore en vie. Ils pleuraient et imploraient pour qu'on leur donne de l'eau. Ils s'accrochaient à nos jambes lorsque nous passions. L'un d'eux m'attrapa et me retint par les jambes. J'allais déboucher ma gourde pour lui donner de l'eau. A ce moment-là, les hommes qui se trouvaient derrière moi se mirent à crier : « Continuez, Avancez ! Nous allons perdre le contact avec le corps qui est devant nous ! Nous allons nous perdre ! » Peu importe vos efforts, peu importe vos préparatifs ; lorsque vous croisez l'autre, à la vue de ce sang noir qui coule à flots, vous vous effondrez.

11 novembre 1918

Dans le tourbillon implacable de cette nouvelle réalité, cherchant la tendresse et l'émotion, de plus en plus rares dans le regard des gens, je trouve l'espoir de continuer. La fin est proche, je le sens...

Étienne

La libération de la France s'est pratiquement achevée avec la signature de l'armistice, le 11 novembre 1918, qui a marqué la cessation des hostilités et le retrait complet des troupes allemandes du territoire française. Pourtant, Bastien a été tué le dernier jour du drame. Assis sur la rive d'un fleuve, il a vu un soldat allemand sur la rive opposée. Avant qu'il ne puisse saisir son arme, une balle l'a transpercé. Il n'a pas eu le temps de voir la liberté qu'il désirait tant, car la vie

bascule soudainement, de façon imprévisible et dramatique. En un instant, jamais plus, ... toujours en un instant.

Une larme a coulé sur le visage de l'homme. Le soudain souvenir du passé a déclenché un véritable tourbillon d'émotions.

Étienne – Eh bien, j'ai rencontré Bastien le jour de son arrivée au front, le 6 novembre 1918, et quelque chose m'a immédiatement attiré vers lui. Dans les ténèbres de la guerre, ce jeune homme était le soleil, l'espoir que nous recherchions tous désespérément. C'était peut-être son discours élégant, toutes ces idées encore balbutiantes dont il parlait avec tant de passion, qui m'ont galvanisé.

Le 11 novembre, nous nous étions repliés sur les bords de la Marne. Un silence de mort régnait. Nous ne savions pas si les Allemands s'étaient vraiment retirés ou s'ils nous attendaient cachés quelque part. Bastien était assis sous un arbre, tandis que je me tenais à quelques mètres de là. Soudainement, un rugissement déchira le silence et je vis le corps sans vie de mon ami, gisant ensanglanté sur le sol. Avant même que je ne comprenne ce qui s'était passé, l'allemand qui avait tiré, a disparu et je m'approchai de Bastien avec hésitation.

Comme s'il présentait la fin, il avait griffonné quelques notes dans son carnet. Son précieux carnet. Je ne sais comment l'expliquer mais à ce moment-là, je sentis que ce carnet devait être préservé. Je le pris, emportant avec moi une part vivante de mon ami disparu.

Intervieweuse – Étienne, pourquoi avez-vous décidé de publier ce carnet maintenant, 21 ans plus tard ?

Étienne – Ce carnet est une relique de l'histoire, le reflet de la vie sur le front. Voyant qu'une seconde guerre est en train de commencer, je ne peux m'empêcher de penser que les luttes de tous ces jeunes, pleins de vie, déçus prématurément, sont devenues vaines. La paix dont rêvait Bastien, ainsi que tant d'autres, s'est finalement révélée mort-née et nous, 21 ans plus tard, alors que nous avons le devoir de la protéger, nous la contournerons. Je pense que 1939 est une année de grandes souffrances pour nous. En ce moment critique, où l'air est imprégné d'odeur de poudre, il me semble important que chacun prenne connaissance de la sombre réalité de la guerre. Le carnet que mon ami conservait dans la poche de son uniforme, et dont les écrits, sans fioritures, décrivent le carnage, la brutale vérité de la guerre, reflète la noirceur des conflits. Mais on y découvre aussi que le seul remède contre l'absurdité de la guerre, ce qui entretient la flamme de l'espoir, ce sont les idées et la mémoire, le militantisme de la jeunesse, l'amour du prochain et la volonté de changer le monde ! Luttons pour la liberté et honorons la mémoire de tous ceux qui sont morts pour elle !

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Maria Manioudaki et Christina Mparla

Élèves de première, 4^e lycée de Glyfada

Quand les poètes résistent

Le professeur avait refermé sa phrase comme on claque une porte.

— « Ne soyez pas trop... poète. »

Dans le couloir blafard du lycée, les vitres tremblaient sous un vent d'est qui sentait la pluie et la cendre. On entendait au loin le roulement sourd d'un train de marchandises. Depuis des mois, ces trains emportaient vers le front des hommes trop jeunes, trop pâles, trop pressés de prouver qu'ils n'avaient pas peur.

Je regardais mon ancien maître. Ses moustaches frémissaient encore de son exhortation. Il avait posé sur mon épaule une main qu'il voulait paternelle, mais qui pesait comme une injonction.

— Vous me croyez donc capable de trahir ? demandai-je.

Il soupira, avec cette indulgence lasse qu'il réservait aux copies médiocres.

— Je vous crois capable d'erreur. C'est déjà beaucoup. Les temps ne sont pas aux états d'âme. La patrie exige des actes, non des vers. Vous êtes intelligent, ne gâchez pas votre avenir dans des rêveries dangereuses.

Je sentis monter en moi une colère froide.

— Est-ce rêver que de refuser la mort ? Est-ce trahir que de penser que nos camarades ne sont pas nés pour pourrir dans la boue ?

Il retira sa main.

— Vos camarades meurent pour que vous puissiez parler ainsi. Sans eux, vous ne seriez qu'un sujet sous la botte ennemie. La guerre n'est pas une affaire de sensibilité, mais de nécessité.

Je pensai à Louis, qui m'écrivait du front avec une encre tremblée. Il ne parlait plus de victoire. Il parlait des rats, des cris dans la nuit, des corps qu'on ne reconnaissait plus. Il parlait surtout du silence, après les bombardements, un silence plus lourd que le fracas.

— La nécessité, repris-je, c'est aussi celle de vivre.

Le professeur se redressa.

— Vous confondez courage et faiblesse. Il est facile de condamner de loin. Avez-vous vu l'ennemi ? Savez-vous ce qu'il ferait de nous s'il triomphait ?

— Et nous, que faisons-nous de nos propres fils ? murmurai-je.

— Il pâlit.

— Prenez garde, dit-il plus bas. Ces paroles peuvent vous conduire loin. Il y a des oreilles partout. Vous avez déjà été signalé pour vos réunions. On parle de tracts.

Je ne répondis pas. Il avait donc entendu.

Oui, nous nous réunissions. Dans l'arrière-salle d'un café, entre des tonneaux vides et des affiches défraîchies, nous lisions des lettres venues du front. Nous écrivions des textes que nous signions d'un pseudonyme collectif. Nous ne parlions ni de capitulation ni de honte. Nous parlions d'humanité.

— Je ne souhaite pas votre malheur, reprit-il d'une voix presque douce. Croyez-moi. J'ai eu votre âge. J'ai cru, moi aussi, que l'on pouvait changer le monde avec des idées. Et puis j'ai compris que l'Histoire se moque des rêveurs. Elle avance avec ceux qui acceptent le sacrifice.

— Le sacrifice des autres ? demandai-je.

Un silence s'installa entre nous. Dans la cour, des élèves couraient, insouciants encore. Ils portaient des cartables trop grands pour leurs épaules frêles.

Le professeur suivit mon regard.

— Eux aussi devront faire leur devoir, dit-il.

— Et si leur devoir était de ne pas haïr ?

Il eut un geste d'agacement.

— Vous parlez comme un livre. La haine n'est pas un choix, c'est une conséquence. On ne tue pas par plaisir, mais par nécessité.

Je pensai aux fusillés « pour l'exemple », dont on murmurait les noms avec prudence. Des garçons qui avaient refusé de remonter à l'assaut. Des garçons épuisés, affamés, brisés. On les avait alignés contre un mur. On avait parlé de discipline.

— Les mutins, dis-je, ne sont pas des lâches. Ce sont des hommes qui ont atteint leur limite.

Il me fixa longuement.

— Vous marchez sur une ligne dangereuse. La compassion peut devenir une faute.

— Alors je préfère la faute à l'indifférence.

Il eut un rire bref.

— Vous êtes décidément un poète.

— Si l'on entend par là quelqu'un qui croit encore à la valeur d'une vie, alors oui.

Le couloir se vida peu à peu. La cloche sonna, stridente.

— Que comptez-vous faire ? demanda-t-il enfin.

La question était nue, presque inquiète.

Je respirai profondément.

— Écrire. Parler. Témoigner. Je ne prendrai pas les armes contre mon pays. Mais je ne prendrai pas non plus les mots contre ma conscience.

— Vous serez broyé, répéta-t-il.

— Peut-être. Mais au moins je saurai pourquoi. Il secoua la tête.

— L'idéalisme est un luxe en temps de guerre.

— Non, monsieur. C'est une nécessité. Sans lui, que restera-t-il lorsque les canons se tairont ?

Il ne répondit pas tout de suite. Son regard se perdit vers la fenêtre, au-delà de laquelle le ciel s'assombrissait.

— Vous croyez donc que tout cela finira ? demanda-t-il à voix basse.

La question me surprit. Pour la première fois, je perçus dans sa voix autre chose que de la certitude : une fatigue, peut-être un doute.

— Oui, dis-je. Tout finit. Même les guerres. Il eut un sourire triste.

— Et que restera-t-il ?

— Des ruines, sans doute. Des cicatrices. Mais aussi la possibilité de faire autrement.

Il ramassa son chapeau posé sur le rebord d'une fenêtre.

— Vous me décevez, conclut-il.

Je sentis une pointe de douleur. Cet homme m'avait appris à lire, à aimer les textes anciens, à chercher dans les mots une lumière. Aujourd'hui, cette lumière nous séparait.

— Vous m'avez appris à penser, répondis-je doucement. Je ne fais que vous obéir. Il resta immobile un instant, puis tourna les talons.

— Faites attention à vous, dit-il sans se retourner.

Je le regardai s'éloigner dans le couloir. Sa silhouette se fondit dans l'ombre.

Je sortis à mon tour. L'air était plus froid qu'au matin. Sur la place, une affiche proclamait en lettres rouges : « On les aura ! » Un groupe de femmes en noir attendait devant la mairie, les mains serrées sur des télégrammes pliés.

Je pensai à mes camarades, à nos réunions clandestines, à nos feuilles mal imprimées. Je pensai aux fusillés, à ceux qui n'avaient plus de voix.

« Ne soyez pas trop poète. »

Je marchai plus vite.

S'ils avaient peur des poètes, c'est qu'ils savaient, au fond, que les mots survivent aux canons.

Et je compris, en traversant la place balayée par le vent, que ma lutte ne serait ni celle des armes ni celle des slogans, mais celle de la mémoire. Écrire pour que l'on n'oublie pas les visages derrière les uniformes. Écrire pour que le devoir ne soit plus un mot brandi contre les vivants.

Peut-être serais-je brisé.

Mais je ne me tairais pas.

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Anna Kalaïtzis

Élève de première, lycée franco-hellénique Eugène Delacroix, Athènes

Dernières minutes

Les tranchées me paraissaient plus étroites que d'habitude. Peut-être que les dizaines de corps amoncelés contre les murs, les soldats endormis dans le vacarme de la guerre, leur casque incliné sur leur visage, des rats parcourant leur tenues teintes d'une épaisse couche de sang y étaient pour quelque chose. Je ne prenais pas le temps d'imaginer les personnes qu'ils avaient laissés derrière eux, chez eux, que quelqu'un m'attrapa par mon uniforme. Me laissant guider par la personne qui me hurlait des instructions, je continuais d'avancer, assourdi par le bruit des obus bombardant la ligne de front non loin. Sans même penser que cela était possible, les bruits s'intensifièrent à chaque pas que je faisais dans la boue. Le bruit des balles sifflant au-dessus de nos têtes m'empêchait de percevoir les mots de la personne m'agrippant toujours d'une poigne ferme, pourtant, la couleur pourpre que revêtait la terre à mes pieds me signifiait que j'allais enfin accomplir ma mission : monter sur l'échelle en bois qui m'amènerait vers ma future mort. L'escaladant en moins de temps que je n'avais à disposition pour me préparer à affronter la ligne de front, je me ruais en avant. Mes sens étaient inondés d'informations, les couleurs écarlates saturaient le paysage originellement gris, les explosions à perte de vue m'empêchaient de distinguer l'horizon. Me frayant un passage entre les barbelés et les queues de cochons, je fus surpris par le soldat me tombant dessus, m'évitant de mourir d'une balle au milieu du front. Je tentais de m'extirper de sous la chair mise à découvert sous l'uniforme bleu déchiqueté quand un obus m'expulsa de ma position. Emportant mon corps au loin, je retrouvais mon esprit perdu dans un entre-deux comme si le monde avait fusionné autour de moi. Un monde dénué de sons, de couleurs, de hauts et de bas... J'étais seul. Jusqu'à ce que mon Professeur me rappelle à l'ordre.

Mes sens toujours embrouillés, ne distinguant pas le rêve de la réalité, ses paroles me revenaient aussi distinctement que le souvenir de cette après-midi-là. En finissant mes cours, il m'accompagnait vers la sortie de l'établissement scolaire en me disant avec une fausse tendresse :

— Permettez à votre vieux professeur, à votre vieux maître, qui, encore une fois vous aime bien, permettez-moi de vous donner un bon conseil : n'entrez pas en lutte contre les puissances. Vous serez brisé.

Je n'en doutais pas. Comme je ne doutais pas que la guerre me briserait tout autant. Toujours plongé dans le noir, je n'eus pas le temps de réfléchir à ma condition de chair à canon que sa voix revenait encore et toujours à l'assaut. Il insistait :

— J'ai eu votre âge, j'ai connu vos révoltes, elles sont si naturelles ! ...

Les dernières paroles de mon Professeur furent bientôt remplacées par les bruits m'entourant. Sous un sifflement assourdissant, il demandait, un sourire n'atteignant pas ses yeux, sur le visage :

— Et puis, voyons, mais voyons, chacun ne doit-il pas en ce moment ne penser qu'à son devoir ? Ne soyez pas trop... poète.

Je l'entendais rire de bon cœur dans le lointain pendant que des voix confuses autour de moi hurlaient "Gaz moutarde !!!". Pensant que j'allais regagner mes esprits, je me battais pour forcer mon corps à bouger. C'était mon premier devoir : me garder en vie. Mais rien n'y faisait. Toute la volonté du monde débouchait sur la même impuissance. J'étais soudé au sol. Incapable de mouvoir ne serait-ce qu'un bras.

Quand le vide s'offrit encore à ma vue, j'y étais préparé. Pourtant, quand ce fut ma propre voix que j'entendis, cela me prit de court. Je criais :

— Professeur, vous avez tort ! Ecoutez-moi...

C'était le même après-midi qui se jouait dans ma tête. Après le monologue de mon professeur dans les couloirs, j'avais raccompagné mes petites sœurs à la maison, puis j'étais retourné dans les champs. Amener les vaches à la traite me fit réfléchir aux arguments qu'avancait mon Professeur et ceux que j'avais pour m'opposer à son opinion. C'est ainsi que, déterminé à le retrouver avant la tempête qui allait s'abattre sur mon village face à la mer, j'avais pris quelques raccourcis par les forêts sombres et le bord de mer où la tempête rugissait déjà. Rattrapé par la pluie battante, je fus contraint de trouver refuge dans une petite église de granite gris, située à proximité de l'école du village. Par hasard, ce fut dans cet endroit-là, sur les premiers bancs face à l'hôtel, que mon Professeur m'avait rétorqué :

— Tort d'avoir raison ?

Dégoulinant d'eau, je me plantais face à lui, tentant de distinguer ses traits dans la pénombre de l'église.

— Tort de penser que le combat est la seule issue ! Ces trois dernières années nous ont prouvé que la "Grande Guerre", comme vous l'appellez, n'a pas de fin. Ce n'est pas en envoyant une nouvelle génération au combat que la guerre se gagnera...

— Et que proposez-vous ? Marchander ? Proposer un traité de paix ou dialoguer, serait plus efficace selon vous ? L'Alsace et la Lorraine...

— Parlons de l'Alsace et de la Lorraine, combien de vies pensez-vous qu'elles nous coûteront ? C'est plus facile pour vous...

— Soyez un peu digne ! enjoignait-il, tapant de son pied de fer sur le sol en damier. Vous avez le droit d'éprouver des doutes mais ils ne doivent pas vous aveugler au point d'en oublier que c'est de la guerre dont on parle. Cette partie de jeu d'échec ne sera pas remportée par des personnes telles que vous qui ne pensent qu'à leur propre personne, guidées par la couardise, marqua-t-il d'un doigt pointé sur mon torse. Un jour, vous me remercirez de vous avoir remis dans le droit chemin, jeune écervelé. Quand vous serez héros de guerre, j'espère que vous aurez une petite pensée pour votre vieux Professeur.

— Héros de guerre ? A quel prix, Professeur ? Celui de la vie ? Quand je n'ai pas encore eu l'opportunité ne serait-ce que de vivre ?

— Arrêtez de penser à ce qu'il faut pour remporter une guerre et plutôt à ce qui se gagne dans une guerre : la liberté. Vous rendrez un bien grand service à vos sœurs quand elles n'auront pas à se marier à des Allemands...

Il me laissait bouche bée comme si l'air ne parvenait plus à mes poumons.

— L'avenir de ce monde est entre vos mains. Je vous en conjure, ne trahissez pas votre pays, pas à l'aube de la victoire, termina-t-il, ne me laissant pas le luxe de construire ma répartition.

C'est ainsi qu'il me quitta et me laissa de nouveau seul dans le noir. Les souvenirs embrouillés des mois qui s'étaient écoulés depuis cette conversation se dissipaient. Mes pensées et le feu brûlant dans ma poitrine étaient les seules choses qui me tenaient compagnie. Des réflexions confuses se formaient dans ma tête. Je me souvenais vaguement de pourquoi j'étais devenu soldat, cela devait avoir affaire avec le fait que j'avais plus de chance de survivre en me battant pour ma Patrie que contre ma Patrie. Des bêtises comme celle-ci, liées à l'espoir de voir un jour grandir mes sœurs dans un pays en paix... Finalement dans cet instant où le monde autour de moi était ravagé par la violence et où la Mort s'emparait de chacun d'entre nous, je rêvais tranquillement à un monde où nous n'aurions pas à saigner pour des décisions que nous n'avions pas prises, où nous donnions une chance au dialogue de résoudre nos problèmes et où la paix était défendue autant que les territoires.

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Eline Roussel et Lynda Khalès

Élèves de quatrième, collège Jules Lequier, Plérin

Désolé

Jean-Marc marchait vers son logis, il passait toujours par les quais de la Seine, il adorait voir le fleuve surtout quand il était troublé. Il prenait le temps de se poser sur un banc et le contemplait pendant qu'il remuait ses pensées intérieures, il n'aurait jamais pensé qu'un jour il serait dans cette situation. Son professeur le touchait profondément. Il reprit la route vers le bâtiment où il habitait depuis qu'il était venu au monde. De retour chez lui, il mangea le souper avec sa famille, son père dominait toujours la table par son regard imposant, sa mère ne disait rien comme une bonne femme soumise pour l'époque, son petit frère était calme et très silencieux, il n'était pas bon dans le travail manuel, donc il ne faisait pas la fierté de son père. Souvent rabaissé, sa mère le prenait sous son aile. Quand le père prit congé, le jeune homme rangea son assiette puis lut une œuvre de Victor Hugo, pendant une demi-heure et s'endormit. Dehors il faisait sombre, la nuit était tombée depuis des heures, le jeune homme dans son lit changeait de position constamment, repensant aux paroles de son ancien professeur. Il était venu le voir pour des conseils : il se demandait s'il devait s'engager dans l'armée.

« ... permettez à votre vieux maître qui encore une fois vous aime bien, permettez-moi de vous donner un bon conseil : n'entrez pas en lutte contre les puissances. Vous serez brisé... J'ai eu votre âge, j'ai connu vos révoltes, elles sont si naturelles ! Mais ce ne sont que des feux de paille, alors vous reviendrez comme j'en suis revenu moi-même. Et puis, voyons, mais voyons, chacun ne doit-il pas en ce moment ne penser qu'à son devoir ? Ne soyez pas trop ... poète ... » L'élève l'avait remercié et il était reparti vers sa maison. Après la nuit agitée, JeanMarc se réveilla avec la lumière du soleil qui pénétrait dans sa chambre par l'entrebâillement des volets. Il emmena son frère à l'école, qui était encore obligatoire pour son jeune âge.

— Je sais très bien que tu es troublé, tu fronces les sourcils et tu ne parles pas, ce qui n'est pas ton habitude, lui déclara son petit frère.

Il s'arrêta net.

— Je ne crois pas que ce soient des paroles que les enfants comme toi peuvent entendre.

— Tu crois que je n'entends rien, que je suis aveugle et sourd, je suis à côté de la chambre de nos parents, je les entends se disputer au sujet de la guerre.

— Tu n'as pas besoin de t'inquiéter pour ces choses-là, travaille et entre dans un travail que tu aimes.

L'inquiétude de son frère le travaillait, il n'avait pas pensé à sa famille, s'il choisissait de partir à la guerre il devrait quitter tout ce qu'il avait connu, sa famille, son école, ses amis... Justement ce soir là, il devait retrouver au bar du village son groupe d'amis qui s'était formé avec le temps.

Il ouvrit la porte ; dans la salle tamisée ses amis d'enfance étaient arrivés et avaient commandé des pintes de bière. Chloé ouvrit grand ses bras et accueillit son ami avec chaleur. Les discussions étaient aléatoires, mais le sujet de la guerre arriva très naturellement. Kay était un jeune homme très musclé, brun avec les yeux foncés, il venait d'une famille aisée ; pour lui, aller à la guerre était un devoir pour sa patrie et il voulait prouver qu'il était brave. Taylor avait les pensées inverses, pour lui il était impensable d'y aller, il ne pouvait pas quitter sa mère malade et sa petite sœur. Chloé qui était une amie très proche, exprima qu'elle aurait préféré y aller que de trouver un mari. Sa famille voulait qu'elle trouve une personne qui gagnait bien sa vie et qui aurait une place dans la société. En sortant du bar Jean-Marc n'était pas plus avancé, l'avis de ses amis l'avait encore plus embrouillé.

Jean-Marc prenait son petit déjeuner avant que son père l'appelle : il était l'heure de partir, sa mère l'embrassa fort et son petit frère sauta dans ses bras : « Je serai vite de retour, ne t'inquiète pas », le rassura son grand frère. Il déposa son bagage dans le coffre de la Chevrolet. La voiture était secouée par la route gravillonneuse, le jeune homme regardait le paysage : il voulait retenir ce trajet par cœur, il ne reviendrait pas de si tôt. Son père se gara sur le parking de la mairie et il prit le sac de son fils. Jean-Marc rejoignit son ami Kay, celui-ci le serra fort et le félicita d'avoir pris la bonne décision. Ils se mirent en ligne à côté des autres hommes. Pour cette occasion le maire était là et le drapeau du pays était levé. Le maire prononça un discours dans lequel il exprima son admiration pour ces jeunes et leur bravoure. Jean-Marc chercha du regard son père, ce dernier le regardait fièrement, ce qui le réconforta. Après ce discours enthousiaste, les jeunes hommes montèrent dans la camionnette. Pendant le trajet Jean-Marc repensa à la soirée où il avait annoncé son choix.

A son retour chez lui, sa mère lui avait posé plusieurs questions sur sa sortie avec ses amis. Alors il avait invité ses parents à s'asseoir. « J'ai pris ma décision, j'ai bien réfléchi et je sais les conséquences mais j'y vais, je vais à la guerre ». Sa mère avait fondu en larmes, son mari l'avait prise dans ses bras et l'avait réconfortée. Plus tard dans la soirée son père avait toqué à sa porte de sa chambre : « Ta mère est calmée, il lui faudra du temps pour accepter de perdre son premier fils mais elle est fière de toi, elle ne te le dira pas mais elle l'est et moi aussi d'ailleurs. » Il lui avait pris l'épaule : « bravo mon fils ». C'était le plus gentil compliment que son père lui avait fait, un des seuls.

En sortant du véhicule ils constatèrent qu'ils étaient arrivés dans un camp militaire. Ils auraient une formation de quelques mois. Ils dormaient sur de la paille, chaque jour était consacré à des entraînements intensifs, ils leurs apprenaient à être furtifs, à viser avec un fusil. Ces jours furent laborieux et exténuants. Ils ne restèrent qu'un mois dans ce camp puis on les emmena ensuite au front, où ils pourraient appliquer ce qu'on leur avait appris. Le champ de bataille était encore pire que dans l'imagination de Jean-Marc. Les soldats étaient coincés dans des tranchées. Ils ne dormaient plus beaucoup, les coups de feu et les bombes faisaient trop de bruit. Le jeune homme écrivait très peu de lettres à ses parents, il ne savait pas quoi leur dire et il était épuisé. Il restait à son poste toute la journée, debout, sa mitrailleuse lourde à la main. La nourriture était immonde, de la bouillie dans une boîte de conserve.

Les jours se confondaient, on était mardi ou jeudi 27 avril 1918, le ciel était gris foncé, Jean-Marc était à son poste comme d'habitude, il regardait dans son viseur, il aperçut une personne

courir ; sur son uniforme il y avait une broderie rouge et noire, il n'arrivait pas à voir le logo précisément. Mais il devina que ce soldat n'était pas dans la même unité que lui, il mit ses sens en alerte et appela un de ses camarades ; « oui, lui confirma celui-ci, tire c'est un ennemi ! ». Jean-Marc se concentra, son cœur battait très fort mais il n'arriva pas à appuyer sur la détente, son camarade insista et alors il tira. La balle arriva à toute vitesse dans le dos du soldat. Jean-Marc était bouleversé. Cette nuit-là il s'analysa : il n'arrivait pas à croire qu'il avait pu tuer un humain, il avait tué un simple humain qui avait sûrement une famille, peut-être même des enfants. Il aurait voulu en parler à Kay mais ce dernier avait été affecté à une autre section. Son camarade lui manquait énormément, sa famille, ses amis aussi. Il avait l'impression d'être dans un cauchemar et il se sentait très seul, comme si la vie le punissait.

Depuis le jour où il avait tué cet homme innocent, il était calme ; il restait dans la tranchée et s'occupait des différentes tâches. Pendant un belle journée claire qui redonnait le sourire et de l'espoir aux combattants, Jean-Marc écrivit une lettre à ses parents : il la remit au vaguemestre puis il grimpa sur le parapet pour atteindre le champ de bataille ; les soldats qui le virent essayèrent de l'en empêcher mais il les repoussa, il enjamba les fils barbelés et se dressa de toute sa hauteur sur le champ de bataille, qui était alors désert : personne ne s'aventurait sur ces mètres d'herbe mortels, il vit de petites silhouettes au loin et remarqua la balle qui arrivait droit devant lui, Jean-Marc crut que le temps avait ralenti et il put ressentir ce fameux phénomène de voir sa vie défilier devant ses yeux jusqu'à ce que la balle le frappe en pleine poitrine. Il tomba sur l'herbe, sa respiration ralentit jusqu'à ce qu'il ne puisse plus faire pénétrer l'air dans ses poumons.

L'homme se gara ; il sortit de la voiture, une enveloppe à la main, et toqua à la porte. Une femme âgée d'une quarantaine d'années l'ouvrit ; voyant l'inconnu elle appela son mari qui surgit aussitôt.

— Oui ? c'est pourquoi ?

— Vous êtes bien de la famille du jeune Jean-Marc qui s'est engagé dans l'armée le 17 avril 1917 ?

— Oui pourquoi, il est blessé ? questionna la femme

— Je suis désolé de vous annoncer cette nouvelle mais il est mort. Il s'est suicidé ; peut-être que vous aurez une explication dans cette lettre qui vous est destinée.

La mère de Jean-Marc était effondrée, elle fondit en larmes ; son père prit l'enveloppe qu'on lui tendait, il referma la porte. Il appela sa femme et son autre fils, ouvrit la lettre et lut à voix haute

« Papa, maman, Antoine, je suis désolé, vous êtes certainement très tristes que je ne sois plus là, mais je ne pouvais pas rester plus longtemps de toute façon, je serai mort au combat. Vous avez été mon soleil, ici c'est horrible et grâce à vous je suis resté courageux. C'est sûrement égoïste ce que je vous fais subir et vous pouvez m'en vouloir, je comprendrai, mais sachez que j'ai fait une chose affreuse et je ne pouvais vivre avec cette charge sur le cœur, j'ai tué un homme, peut-être un père de famille. Je m'en suis voulu énormément. Je ne peux pas vivre si vous et Kay n'êtes pas à mes côtés. Je veux que cette guerre finisse pour vous et pour tous les Français. Si je devais recommencer je ne changerai rien ; j'aime ma vie comme elle a été et être allé à la guerre n'est pas une erreur pour moi. Je veux que vous trouviez la force de vivre sans moi et que vous fassiez

preuve de courage, comparé à moi qui vous abandonne. Profitez de votre vie. Antoine, tu n'es qu'au début de la tienne, je ne veux pas que ma mort t'empêche de réaliser tes rêves, tu n'as qu'une vie alors profite-en. Dites à mes amis que je les aime et faites promettre à Chloé de se marier avec quelqu'un qu'elle aime parce qu'elle a le droit au bonheur. Je vous aime.

Jean-Marc »

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Maïan Auffret et Lylou Frebourg

Élèves de quatrième, collège Jules Lequier, Plérin

Un jour de septembre 1917

Un jour de septembre 1917, après avoir discuté avec ses amis, Henri, jeune homme de vingt ans est allé demander conseil à son ancien professeur M. Caradec. Les deux hommes se retrouvent à la sortie du lycée. Henri, ancien élève de monsieur Caradec, interroge son professeur : il a reçu son ordre de mobilisation, doit-il obéir et aller tuer des gens qui ne lui ont rien fait ? Doit-il désertier pour rester fidèle à ses convictions ? Il compte sur les conseils de son ancien professeur pour résoudre son problème moral.

Après avoir réfléchi, monsieur Caradec lui déclare :

— Je vais vous donner un bon conseil : n'entrez pas en lutte contre l'État, sinon vous serez brisé.

Son ancien élève répond :

— Oui mais, je ne suis pas très enthousiaste à l'idée d'aller à la guerre, j'ai peur pour ma vie. Et je pense aussi à ma famille, il est vrai que ma mère et mes sœurs comptent sur moi pour aller à cette guerre. Même si elles ont peur pour moi, elles estiment que je dois faire mon devoir.

— Votre mère et vos sœurs ont raison. Suivez leur avis. Ne croyez cependant pas que je ne comprends pas vos réticences, j'ai eu votre âge aussi, j'ai connu des révoltes et elles sont si naturelles !! Vous en reviendrez comme moi j'en suis revenu. Ne soyez pas trop poète, dit le professeur.

- D'accord. Je reviendrai probablement à la raison comme vous en êtes revenu et je ne serai pas trop poète, dit l'ancien élève. Mais j'hésite encore.

— Ne pensez pas qu'à vous, songez que vous ferez votre devoir de patriote, vous verrez, vous serez mieux.

— Pas de souci, j'y penserai. Au revoir, dit Henri.

— Au revoir, répond le professeur.

Le lendemain matin, Henri et le professeur Caradec se croisent dans la rue, ils se disent bonjour, se dirigent vers un café et s'assoient.

Sans perdre un instant, le professeur Caradec demande :

— -Henri, avez-vous réfléchi à notre discussion d'hier ? Pour moi, se révolter contre l'État peut être dangereux. Refuser d'aller se battre peut vous amener à être emprisonné, voire fusillé pour désertion.

— Mais, monsieur, je ne veux pas mourir dans les tranchées ou être mutilé. Je suis trop jeune.

— Oui, je sais mais quand on a une obligation envers son pays, on le fait. Tout jeune Français doit faire son devoir. Et vous éviterez tous les ennuis que je viens d'évoquer.

— Mais, c'est cruel, moi je ne veux pas. Ce que je veux c'est rester en vie. Ma mère et mes sœurs n'ont plus que moi, elles me font confiance pour assurer leur avenir, rétorque Henri.

— Comme toutes les familles Henri. Les jeunes gens, ne veulent pas mourir, et pourtant, ils doivent prendre le risque de se sacrifier pour la patrie. Il s'agit de faire votre devoir envers la France, ne pas laisser les Allemands gagner.

— Monsieur Caradec, pensez-vous que mon sacrifice va servir mon pays ?

— Pourquoi parlez-vous de sacrifice ? Il n'est pas certain que vous n'en reveniez pas.

— Henri, songeur, répond : « Nous n'en savons rien. Je peux effectivement revenir sain et sauf mais je peux être tué ou mutilé. »

Le professeur, voyant son ancien élève aussi désespéré, est à court d'arguments pour le convaincre de s'impliquer dans cette guerre. Dans un sursaut, il réagit fortement.

— Bon ! Henri, il faut vraiment que vous vous engagiez dans cette guerre. Dans l'hypothèse où vous y décédiez ou avec plus de chance que vous soyez seulement mutilé, votre famille sera fière de vous.

Après réflexion Henri répond :

— Eh bien d'accord j'accepte. Je vais me présenter à la caserne quand je serai convoqué ; pour que ma famille soit fière de moi je vais aller à cette guerre.

Le professeur Caradec tout content lui dit :

— C'est parfait je suis fier de vous !

Sur ces mots, les deux hommes se disent au revoir. Ils se serrent la main. Le professeur Caradec part de son côté d'un air satisfait d'avoir convaincu son jeune ancien élève : il répondra présent quand il sera mobilisé. Henri, de son côté, s'en retourne tristement chez lui, en songeant au sort qui l'attend. Certes, il fera son devoir, mais cette satisfaction morale n'atténue en rien l'angoisse qu'il ressent ! Reviendra-t-il vivant de cette guerre ?

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Khadija Lemridi et Romäisa Madouri

Élèves de quatrième, collège Anatole Le Braz, Saint-Brieuc

La quête de la vérité, des regrets

Cela faisait maintenant une trentaine de minutes qu'Étienne était plongé dans un silence morbide, presque meurtrier. Il était là comme chaque soir, à ressasser cette dernière conversation qu'il avait eue, trois ans plus tôt, avec son ancien professeur ; ces mots l'avaient marqué au fer rouge.

Flashback

— ... Permettez à votre vieux professeur... à votre vieux maître, qui, encore une fois, vous aime bien, permettez-moi de vous prodiguer un bon conseil : n'entrez pas en lutte contre les puissances, dit le professeur d'un ton paternel et insistant.

— Vous seriez brisé... ajouta-t-il d'une voix plus grave et menaçante.

— J'ai eu votre âge, j'ai connu vos révoltes, elles sont si naturelles ! Mais ce ne sont que des feux de paille... alors vous en reviendrez comme j'en suis revenu moi-même, reprit-il d'un air nostalgique.

— Et puis, voyons, chacun ne doit-il pas, en ce moment, ne penser qu'à son devoir ? demanda-t-il avec fermeté et autorité.

— Ne soyez pas trop poète, finit-il avec un sourire méprisant.

Fin du flashback

Voilà quels étaient les derniers mots entendus par Étienne de la part de son maître, les mots qui le hantaient chaque soir. Cela faisait trois ans qu'Étienne avait décidé de tout quitter ; il ne pouvait plus cautionner cette guerre qui, à ses yeux, n'avait aucun autre intérêt que de détruire des familles et diviser des peuples. Malgré sa nouvelle vie, sa femme et son jeune fils, un vide immense l'habitait... quelque chose... mais quoi ?

La vérité. Il voulait savoir si c'était le bon choix de partir, de tout quitter et de refaire une nouvelle vie. Il commençait à se faire tard. En allant se coucher, il demanda à sa femme :

— Si demain je pars, m'en voudras-tu ?

— Partir ? Où ça ? Pourquoi ? Bien sûr que je t'en voudrais ! dit-elle d'une voix affolée.

— Non, non, ne t'inquiète pas, c'était juste une question.

Bien sûr, tout cela était totalement faux. Ce n'était pas juste une question. Cela faisait maintenant une semaine que l'idée de partir l'obsédait ; il se disait que, peut-être, Monsieur Merlin allait apaiser son esprit.

Le lendemain, il se leva avant l'aube. La maison était calme ; l'odeur de la soupe de la veille flottait encore dans l'air. Sa femme dormait encore avec son fils dans les bras, le visage paisible, comme si rien ne pouvait troubler leur quotidien. Il s'arrêta un moment sur le seuil de la chambre, indécis.

« Est-ce vraiment la bonne chose à faire ? Après tout, eux n'ont rien demandé », murmura-t-il d'une voix inquiète. Puis il prit ses affaires sans bruit. Chaque geste lui paraissait lourd, comme s'il quittait bien plus qu'une simple maison. En refermant la porte derrière lui, un frisson le parcourut.

Sur la route, ses pensées revenaient sans cesse à cette conversation d'autrefois. Les mots de son ancien professeur résonnaient dans sa tête : « Ne soyez pas trop... poète ». À l'époque, il n'avait pas su répondre ; aujourd'hui encore, il ne savait pas s'il devait s'en vouloir ou lui en vouloir. Plus il avançait, plus un doute grandissait en lui. Pourquoi cet homme, qui l'avait formé, qui l'avait guidé, avait-il défendu une guerre qui détruisait des vies et divisait des peuples ? Était-ce par conviction ?

Sur le chemin, des maisons en ruine et des trous d'obus défiguraient le paysage ; des carcasses de chars et des tonnes de munitions jonchaient le sol. L'odeur des animaux et des hommes morts l'empêchait presque de respirer et, au milieu de tout cela, un petit garçon innocent jouait avec les obus.

Après de longues heures de marche, il arriva enfin à son ancien lycée. Le bâtiment n'avait presque pas changé. Les murs, pourtant, avaient l'air plus froids, plus lourds, comme chargés des souvenirs du passé détruits par la guerre. Dehors, les rues étaient désertes et, dans les yeux des rares passants, ne flottait plus qu'un horizon de cendres. Ils avaient vu l'humanité se détruire devant eux sans rien pouvoir y faire. Pourtant, cela faisait deux ans que la guerre était finie, mais les âmes n'étaient pas guéries, les rues n'étaient pas reconstruites, les bancs des écoles restaient vides et, sur les étals des marchés, les fruits étaient flétris, recouverts de la poussière des maisons détruites.

Il fit le tour de son ancien lycée en ruine, mais il ne trouva rien, personne, pas même une âme ! Pourtant, on était lundi. Après quelque temps, il vit une vieille dame fouillant dans les débris, sûrement à la recherche d'objets oubliés...

— Excusez-moi ! l'interpella-t-il.

— Oui, bonjour,

— Je suis à la recherche de Monsieur François Merlin, dit-il désespéré.

— François, vous dites ?

— Oui, oui ! François Merlin, ancien professeur, vous le connaissez ?

— Bien sûr que je le connais, le bon vieux Cripure ! dit-elle d'un air nostalgique avant de continuer : Vous savez, mon garçon, si vous le cherchez, ce n'est pas ici que vous allez le trouver. Regardez autour de vous, il ne reste que poussière. Allez plutôt dans la vieille maison au bout de la rue, la seule encore debout. Mais il n'est plus tout jeune... Sur ce, au revoir et bonne chance.

Étienne suivit son conseil et se rendit devant la fameuse maison. Il resta immobile, incapable de bouger, les pieds noyés dans cette poussière qui portait le poids de plusieurs années de guerre et de milliers de morts. La maison tenait à peine debout, sa façade grise, froide et repoussante, semblait vouloir l'empêcher de découvrir la vérité. Étienne hésita quelques secondes ; son cœur battait comme aux premiers jours de guerre. Sa main trembla au-dessus du métal froid avant de céder à l'impulsion. Il fit un pas vers la porte, saisit la poignée et poussa un cri étouffé, tétanisé par ce qu'il vit.

— Étienne ?

Dit le vieil homme fatigué. Il n'avait que la peau sur les os, comme mourant.

— Alors, vous y voilà, murmura-t-il, vous avez enfin traversé les ruines.

— J'ai cherché votre vérité, Merlin. J'ai suivi vos conseils : « ne pas être trop... poète ».

— Tu as fui, Étienne ! Tu parles de combat, mais ta colère n'était qu'un prétexte ! dit le vieil homme avec un sourire triste.

— Pourquoi me tutoyez-vous ? Je ne mérite donc plus le respect que vous aviez pour moi auparavant ?

— Le respect ? Comment oses-tu parler de respect après ce que tu as fait ?

— De quoi parlez-vous, Merlin ?

— De celle que tu as laissée derrière toi ! Pendant que tu parlais de « vérité », elle s'éteignait seule dans le froid ! Ta mère était malade, Étienne. En choisissant tes idées et ta haine, tu l'as condamnée à mourir dans le silence. Tu as délaissé celle qui t'a mis au monde et tu as fui ! Voilà ta seule vérité !

Étienne resta figé, la main encore crispée. Les paroles de Merlin flottaient dans l'air vicié de la pièce comme une sentence.

— Elle t'appelait, Étienne, continua Merlin d'une voix qui n'était plus qu'un souffle. Alors que tu courais après des chimères de justice et que tu nourrissais ta rage contre mes discours, tu as choisi la guerre car elle était plus facile à supporter que le spectacle de sa longue agonie. Tu n'es pas un soldat, Étienne ! Tu n'es rien d'autre qu'un égoïste !

Le silence qui suivit fut plus lourd que le fracas des obus. Étienne revit le visage de sa mère, ses traits pâles qu'il avait refusé de regarder une dernière fois avant de claquer la porte, trois ans plus tôt. Il avait prétexté l'honneur, le devoir, la quête de cette fameuse vérité. Ces trois dernières années n'étaient qu'un long combat menant à la faillite. Étienne s'était jeté à corps perdu dans l'arène politique, utilisant ses mots comme des armes dans les journaux clandestins pour dénoncer l'absurdité de cette guerre ou se donner des airs de héros ; finalement, son seul combat aurait dû être celui de sa mère...

Il regarda le professeur, ce vieil homme rabougri qui, même au milieu d'une ville en cendres, continuait à donner des leçons avec cette même certitude glaciale, ce même détachement qui l'avait poussé, lui, le jeune poète d'autrefois, vers la violence.

Étienne fit un pas en arrière. Il posa sa main sur la poignée de la porte, le regard vide, et s'apprêta à retourner dans le chaos du dehors, là où plus rien n'avait de sens. Avant de sortir, il tourna une dernière fois la tête vers l'ombre du vieil homme :

— Au fond, tout ce temps, j'ai espéré que vous me diriez que je m'étais trompé... que j'avais mal compris vos mots. Mais vous êtes toujours là, à regarder le désastre avec le même mépris. Vous n'avez donc pas changé, même après trois ans.

Il sortit sans attendre de réponse. Dehors, le vent soufflait sur les carcasses de chars. Étienne commença à marcher, seul, réalisant que la seule vérité qu'il avait trouvée était celle de sa propre solitude.

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Gaspard Chauveau

Élève de quatrième, collège François Truffaut, Betton

Rêveurs blessés

Extrait

Un jour de 1917, dans les couloirs du lycée d'une petite ville de l'arrière, un professeur parmi les plus « va-t'en guerre » s'adresse à un de ses anciens élèves, qu'il soupçonne d'activisme pacifiste, pour lui donner une leçon de patriotisme :

« ...permettez à votre vieux professeur [...] à votre vieux maître, qui, encore une fois vous aime bien, permettez-moi de vous donner un bon conseil : n'entrez pas en lutte contre les puissances. Vous serez brisé [...] J'ai eu votre âge, j'ai connu vos révoltes, elles sont si naturelles ! Mais ce ne sont que des feux de paille, [...] alors vous en reviendrez comme j'en suis revenu moi-même [...] Et puis, voyons, mais voyons, chacun ne doit-il pas en ce moment ne penser qu'à son devoir ? [...]. Ne soyez pas trop ...poète ».

Poète, poète, que voulait-il dire par poète ? N'avons-nous donc pas le droit d'être chacun un peu rêveur ? Poète... poète... alors quoi ? Cela voulait dire ne plus penser ? Ne plus espérer ? Voilà ce qui me rongait depuis quelques heures maintenant. J'y songeais, et y songeais encore. Et si peut-être il n'avait pas voulu dire cela... S'il s'était trompé ? Pour continuer à me mentir à moi-même, je lui cherchais finalement des excuses. Mais ce qu'avait dit ce professeur était pourtant clair et je luttais pour l'entendre. Je ne l'acceptais pas. Je savais que l'on envoyait des jeunes mourir sur le front. Ce que je ne savais pas c'est qu'on le faisait si facilement. Il y avait dans son ton une légèreté insupportable, une cruelle décontraction. Ces mots ne sortiraient sûrement jamais de ma tête.

Avant de les entendre, j'étais encore dans l'innocence. J'étais encore un enfant qui croit au monde idéal, sans douleur, sans misère, sans cauchemar. Maintenant qu'il avait prononcé ces mots, j'étais comme un orphelin sans le réconfort de sa mère.

Comment pouvait-on nous encourager à faire la guerre et non la paix ? La paix était pour les rêveurs, les sensibles, les poètes comme il disait. Et qu'est-ce qu'il nous proposait en échange à nous, les jeunes ? Faire notre devoir et mourir pour la France qui faisait de ses propres enfants de la chair à canon.

Il se sentait sûrement compatriote ou bon citoyen mais en réalité c'était tout l'inverse, il était un traître ; il envoyait mourir les autres pour ses idées. Et quelles idées au juste ? Quelles idées justifiaient de faire le choix de la guerre ?

Et s'il disait vrai et qu'un jour moi aussi je renonçais à mes rêves de paix, à mes idéaux de liberté et de justice ? Et si mon destin n'était pas celui que j'imagine aujourd'hui ?

Quelle avait été sa vie pour qu'il ait aujourd'hui de telles idées ? Quels avaient été ses rêves désespérés, ses échecs et ses blessures ?

*

Poète, poète, que voulais-je dire par poète ? Qu'en savais-je moi au fond, qui n'avais jamais mis un pied dans une guerre ? Moi qui en avais pourtant vu d'autres, des jeunes, 16 ans à peine, partir au front. Et moi qui à la place avait fui l'Est avec ma mère pour la Bretagne, moi qui avais quitté mes amis et ma Lorraine et les avais laissés aux mains prussiennes. Qu'en savais-je donc au fond moi qui m'étais toujours menti à moi-même, moi qui m'étais inventé une vie de combattant ?

Alors à qui d'autre à part à moi ces mots étaient-ils destinés ? Parce qu'au fond, si un jour quelqu'un m'avait dit de penser à mon devoir, ma vie aurait peut-être été bien différente : je n'aurais pas vécu avec la culpabilité. Le courage aurait remplacé la lâcheté, la honte se serait changée en fierté. Et même mort, mon nom aurait été inscrit sur un monument.

Il me semble avoir aussi dit : « *vous en reviendrez comme j'en suis revenu moi-même* », c'était insensé : moi qui n'ai jamais connu de révolte ! Si ma pauvre petite mère m'avait entendu, elle aurait été sûrement remplie de chagrin, elle qui m'a toujours protégé de tout : de la violence, de la haine, du malheur, du froid. Elle aurait alors eu ce même regard qu'elle avait posé sur moi un jour au parc, où enfant je m'étais moqué d'un de mes camarades. Ce regard déçu qui m'avait frappé en plein cœur.

J'ai eu une enfance discrète, j'étais le bon élève qui n'osait pas se faire remarquer. Celui qui était un peu dans l'ombre, au fond de la classe. Je suis ensuite devenu professeur, peut-être pour occuper la place d'adulte que j'attendais tant. Et voilà qu'aujourd'hui je la ridiculisais.

Je suis tellement dans mes pensées que je n'ai pas vu que je suis déjà au bout de la rue Emile Zola où se trouve ma maison. Emile Zola, ce grand homme méritant que tout oppose à moi ; il était courageux, je suis peureux, il était engagé, je suis déloyal, il était honnête, je suis un menteur. Je rentre à présent dans ma petite maison en ordre où flotte encore la douceur de mon enfance. Cette douceur qui renforce encore plus mes scrupules. Car si ces jeunes meurent sur le front, j'en serais l'un des coupables.

*

Le jour suivant, dans un couloir du lycée, je le vis dans sa salle, à travers la porte entrouverte. Il était assis, le nez dans un journal. Je m'arrêtai devant sa porte, je voulais revoir son visage. La sonnerie retentit. Il se leva brusquement, comme s'il sortait d'un rêve. Il posa son journal et leva la tête. Nous nous fixions. Son regard

avait une émotion que je ne parvenais pas à comprendre. Une dizaine de secondes passèrent ou bien un peu plus ou moins, dans ces moments-là il est dur d'évaluer le temps. Il se leva et avança vers moi, comme s'il voulait me dire quelque chose. Cela semblait important. Mais quand il était à seulement à quelques mètres, je m'enfuis. Je ne pouvais entendre à nouveau un discours identique à celui d'hier. Il m'appela mais je fis le sourd.

Pendant deux jours on ne le revit plus. J'appris que c'était ses premiers jours d'absence depuis six ans. Qu'avait-il voulu me dire ? Je ne le saurai jamais. Car plus tard le directeur nous

appris qu'il était mort. Je fus étonné car il n'avait pas l'air malade. La rumeur disait qu'il s'était suicidé, mais je n'y croyais pas. Il me semblait si sûr de lui et de ses idées. Je ne savais pas réellement pourquoi je m'y intéressais tant. J'avais voulu qu'il meurt, mais maintenant qu'il l'était j'avais comme l'impression d'avoir une part de responsabilité.

*

Le lendemain vers huit heures, j'ouvris un journal dans ma salle de classe. Je ne le lisais pas vraiment, je pensais à ma vie et mes échecs, à mes mensonges comme celui d'hier. La cloche sonna, alors je mis mon article sur le coin de mon bureau. En regardant la porte je le vis. Ce jeune, le même que celui d'hier. Il me fixait. Je me dis qu'il fallait peut-être tout avouer, au moins à lui. J'étais décidé et me levai pour tout lui dire, mais il me jeta un regard noir et parti. Le soir, en rentrant chez moi je m'allongeai sur mon lit. Je repensai à ma vie. Et voilà que j'étais seul dans ma maison, avec pour seule présence des scrupules indélébiles. Une seule question me rongait : devais-je renoncer au restant de ma vie ?

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Martin Besnoux

Élève de quatrième, collège Jules Lequier, Plérin

Deux soldats

Le 11 novembre 2023, cela fait cinq mois et dix-sept jours que j'ai été mobilisé. Le 25 mai, j'étais parti heureux au front, pensant que dans quelques jours tout serait fini, que je reviendrais tranquillement à Moscou, dans ma chère petite famille. Qu'est-ce que je donnerais maintenant pour les revoir ? Tout, je pense. Mais c'est impossible. Il faudrait encore avoir tué toutes ces saletés d'Ukrainiens, et, avec un peu de chance, ne pas être mort au front. Malheureusement, je n'ai aucune chance de survivre car il y a quelques heures -ou quelques jours peut être, j'ai perdu la notion du temps-, j'ai été séparé de mon régiment dans un bombardement terrible.

En fait, la guerre, c'est comme le casino : soit tu gagnes, soit tu perds, et tu perds beaucoup. Sauf qu'à la guerre, la victoire ne sert à rien, à part détruire des nations, des familles, des cultures, des villes... Sauf dans le cas de l'Ukraine. La grenouille qui veut être plus grosse que le bœuf. Le jour où j'ai appris qu'ils avaient déclaré la guerre à notre grande et belle Russie, j'ai décidé de tous les exterminer, un par un, régiment par régiment, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus aucun.

Je me lève de mon lit (composé de quelques blazers) et m'empresse de m'habiller. Je cherche de quoi manger dans mon sac, et il ne reste qu'un petit quignon de pain que j'avale directement. Il faudra que je parte en repérage tout à l'heure si je ne veux pas mourir de faim, mais d'abord je sors mon téléphone et compose le numéro de mon supérieur, « La Faucille ».

« Allo, ici Faucon à l'appareil, dis-je.

— Faucon ? Tu n'es pas mort ? Quelle joie ! Je me faisais un sang d'encre ! Où es-tu ?

— Faucon pour Faucille, je ne sais pas. Dans une maison bombardée en tout cas. Je pars en repérage tout à l'heure, j'essaierai de trouver un panneau...Où sont mes camarades ?

— Je suis désolé, Kostovitch. Ils ont péri dans le bombardement qui vous a séparés hier, me confie mon supérieur. Tu es notre seul espoir sur ce territoire, maintenant.

— Non ! Noooooon ! Criaï-je dans le combiné tout en réprimant mes larmes. Venez me chercher, trouv... *Votre correspondant est hors connexion. Veuillez laisser un message après le bip sonore, fait une voix artificielle. Bip !* »

Empli de fureur et de tristesse, je lâche un juron russe avant de lancer mon téléphone dans les décombres. Ensuite, n'y tenant plus, je m'étale sur mon lit. Je pleure à chaudes larmes, et m'endors.

*

Quand je me réveille, le soleil est déjà haut dans le ciel, et mon ventre gargouille de faim. Quelques oiseaux sont perchés sur les trous dans le toit. Leurs gazouillis, gais et pleins d'entrain, me rappellent ma fille. Ils me donnent la motivation de me lever, et d'aller chercher à manger.

En sortant de la maison, je constate que le paysage ne change pas des autres villes : les maisons sont en ruine, et les seules personnes présentes sont allongées sur des civières. Le ciel est gris foncé, un orage approche. Ou bien c'est juste la fumée des bombes, que j'entends éclater au loin. Je pense alors au nombre de familles, qui, comme la mienne, ont perdu leur père, ou même pire, leur frère, par exemple. C'était le cas de mon meilleur ami, parti avec moi à la guerre. Vlad. Un brave homme. Il s'était pris une balle dans le casque. Mort sur le coup. Un frisson me parcourt tout le corps, et je continue mon chemin.

Le soleil se couche quand je me rends compte que je devrais faire demi-tour, n'ayant pas trouvé de refuge de la Croix Rouge. Je commence à partir dans le sens inverse quand j'entends un crépitement de feu. Un refuge ! C'est bon, je suis sauvé ! Un sourire s'esquisse sur mes lèvres, et je cours vers la lumière. J'escalade un tas de gravats, arrive à jeter un coup d'oeil devant moi et ce que je vois me glace le sang.

Je n'ai pas devant moi un camp de la Croix Rouge, mais un soldat ukrainien, de dos.

Quoi ? Un des leurs, ici ? Ces traîtres ? Un nouveau plan s'offre à moi : celui de le tuer d'une balle dans la tête comme vengeance pour mon défunt ami, et de prendre sa nourriture.

J'épaule mon fusil, me prépare à tirer et je m'imagine, dans un futur proche, avec ma famille, revenu chez moi heureux et ayant vaincu les Ukrainiens... Je repense aux paroles de mon ancien professeur, qui m'avait conseillé d'aller à la guerre : « ... *permettez à votre vieux professeur... à votre vieux maître, qui, encore une fois vous aime bien, permettez-moi de vous donner un bon conseil : n'entrez pas en lutte contre les puissances. Vous serez brisé... j'ai eu votre âge, j'ai connu vos révoltes, elles sont si naturelles ! Mais ce ne sont que des feux de paille,... alors vous en reviendrez comme j'en suis revenu moi-même... Et puis, voyons, chacun ne doit-il pas en ce moment ne penser qu'à son devoir ? Ne soyez pas trop... poète.* » Je n'aurais sûrement dû ne pas accepter sa demande.

J'enlève le cran de sécurité, presse la détente, et...

« Hé. »

Une main sur mon épaule me fait sursauter subitement, et je me retourne. C'est le soldat ukrainien ! Il a dû venir pendant que j'étais dans mes pensées. En un dixième de seconde, je le mets en joue :

« BAISSÉ TON ARME ! » Le soldat la lâche, et me répond :

« Ça va, ça va ! S'il te plaît, ne tire pas.

— Et pourquoi je ne devrais pas tirer ? Te rends-tu compte du mal que vous faites à notre pays ? A nos familles ? A cause de vous, je ne sais presque plus si je reverrai ma famille ! Mon meilleur et seul ami est mort ! Vous êtes des saletés de traîtres !»

A ces mots, mon adversaire recule de deux pas et écarquille les yeux.

« Ecoute... Je ne sais pas ce que t'ont dit tes congénères, ou tes supérieurs, mais je crois que... tu as une version erronée des faits, m'avoue-t-il. La Russie, en plus d'avoir annexé illégalement la Crimée, a envahi l'Ukraine depuis peu. Elle a violé les règles de l'ONU, et a quitté l'OTAN. Allons-nous asseoir, tu veux ? »

Les sourcils froncés, je fixe le ciel comme pour demander à une entité imaginaire de me donner raison. Mais, au fond de moi, je commence de plus en plus à croire cet homme. Voilà que je me retrouve à parler avec l'ennemi ! Plus j'y pense, plus je réalise que si par chance l'armée arrive à nous récupérer, elle m'arrêtera pour pacte avec l'ennemi.

Je m'assois en face de l'homme et j'ai le temps de l'observer quelques secondes. Il a le teint pâle, les cheveux noirs ébouriffés, sans doute pas lavés depuis des mois. La trentaine. Une cicatrice barre son sourcil droit et touche presque ses yeux vert émeraude.

« Ça fait du mal à admettre, mais je te crois, dis-je. Tu m'as l'air sincère.

- Que tu le croies ou non, ce n'est pas la question. Il faut qu'on trouve une solution pour sortir d'ici sans se faire arrêter. » J'acquiesce d'un hochement de tête.

« T'as de la famille ? lui demandé-je.

— Ouais, enfin non. Il sort une cigarette et l'allume. Ma femme et mes deux filles sont mortes dans un bombardement. Et toi ? »

Il me tend une cigarette. « T'en veux une ? » Ses paroles me font l'effet d'un pieu qu'on m'aurait enfoncé un peu trop loin dans le thorax. C'était nous, depuis le début ?

« Non merci, j'ai arrêté. J'ai une femme et une fille, Katalina. »

— Pour en revenir à nos moutons, j'ai peut-être une solution... J'ai lu un de ces livres sur la guerre, il y a longtemps, et pour en sortir, le héros se tirait une balle dans le pied, au sens propre, et l'armée ne discernait pas la supercherie, ce qui faisait que le héros rentrait sain et sauf chez lui... Après, tu n'aurais plus qu'à appeler ton supérieur avec mon téléphone en prétextant que tu l'as trouvé sur ma dépouille ? »

— En soi, je ferais tout pour retrouver ma famille. Je suis... d'accord.

— Génial. »

Nous armons tous les deux nos fusils et les pointons sur nos bottes. Je ferme les yeux et me mords les lèvres de stress. Katalina... je serai bientôt de retour.

« Trois. Deux. Un... » PAN.

La déflagration me détruit le pied. Je hurle de douleur, tant pis pour la discrétion. Mais surtout, surtout, je me sens enfin soulagé. Soulagé parce que, bientôt, c'est maintenant certain, je serai en compagnie de ma famille.

J'ouvre les yeux. Mon partenaire, lui, est déjà debout, me tendant son téléphone, et il me dit de commencer. Je compose le numéro de La Faucille et l'appelle. Je lui donne ma localisation grâce au GPS et il me dit, confiant, qu'il arrive.

Quelques heures plus tard, j'entends un hélico qui vient dans notre direction. C'est La Faucille !

« Va-t'en, dis-je à mon camarade, sinon ils vont te tuer. En tout cas, jamais je n'aurais imaginé pactiser avec un Ukrainien, et en plus apprendre que nous, les Russes, sommes les seuls fautifs. Je te souhaite une heureuse vie, mon ami. Tu m'as été d'une grande aide. »

Il enfile son manteau, me jette un dernier coup d'œil amical puis disparaît à l'angle de la rue.

L'hélico atterrit en plein milieu de la route, et La Faucille en ressort : « Viens... »

Je boite tant bien que mal vers l'hélicoptère.

C'est terminé.

EPILOGUE

Le 26 avril 2041, je me réveille difficilement, car aujourd'hui qui dit vacances dit voyage en Ukraine pour commémorer la fin de la guerre.

Je dois prendre mon avion à six heures quarante-cinq donc je réveille ma fille et nous prenons le petit déjeuner. Nous mangeons dehors, le temps est magnifique à Moscou.

Comme tous les matins, je dépose une fleur dans l'étang au coin de la rue, en hommage à l'homme qui m'a raisonné et qui m'a sauvé la vie, Dimitri. Depuis que tous les ans nous allons à Kiev pour les vacances, j'espère que je le reverrai, même si je n'ai toujours connu que son prénom.

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Salomé Hakim

Élève de quatrième, collège Jules Lequier, Plérin

Déception

Par une belle journée d'été, alors qu'elle s'apprêtait à se rendre à l'épicerie du coin de la rue, le facteur l'arrêta net. Il lui remit sans un mot une lettre cachetée. Elle l'ouvrit avec empressement et découvrit la missive. Elle apprit qu'elle était mobilisée pour « défendre sa patrie contre le Hezbollah, un dangereux groupe terroriste qui sévit au Liban et qui menace la sécurité nationale ». Elle était signée du ministre de la Défense israélien.

Quand elle eut fini de lire la lettre, elle se sentit soudainement très mal : la tête lui tournait et la nausée envahit tout son corps. Elle ne s'attendait pas avoir à faire la guerre même si son pays vivait une situation précaire. Alors, elle décida de se rendre chez son ancien professeur d'hébreu, avec qui elle entretenait une relation privilégiée, pour lui parler de ce problème. Elle était sportive et marchait vite, mais il lui fallut traverser les ruelles bordées de maisons délabrées de son quartier. De temps à autre, son allure ralentissait lorsqu'elle repensait à cette lettre et tentait d'imaginer les paroles et les conseils que son professeur pourrait lui donner, mais dès qu'elle s'en apercevait, elle pressait de nouveau le pas. Elle arriva enfin devant les belles demeures sur le littoral d'Haïfa. Elle fut très impressionnée par ces grandes maisons. Elle bifurqua dans une rue qui donnait sur la mer. Elle toqua fébrilement à la porte. Son professeur lui ouvrit, l'air fatigué. Des cernes violets lui alourdisaient les yeux :

- Oh ! Bonjour Sara, que venez-vous faire ici ?
- Bonjour monsieur, allez-vous bien après tout ce temps ?
- Oui, je suis un peu fatigué, le travail est éprouvant. Mais pourquoi venez-vous me voir ?
- J'ai reçu une lettre du gouvernement m'informant que je dois aller faire la guerre au Liban, expliqua-t-elle timidement
- Ah...entrez, nous discuterons de cela autour d'une bonne tasse de thé.

Elle entra dans la maison, et s'émerveilla, elle n'avait jamais vu de maison aussi spacieuse et lumineuse. Il la guida vers le séjour et elle s'assit dans un fauteuil très confortable. Elle se sentait mal à l'aise dans cette maison si luxueuse, elle qui vivait dans un minuscule appartement de deux pièces avec son frère et ses parents. Son professeur partit dans la cuisine préparer le thé, puis revint au bout de quelques minutes, deux tasses fumantes dans les mains. Elle trempa les lèvres cependant qu'il se remettait à parler.

- -Alors, montrez-moi cette fameuse lettre.

Elle sortit de sa poche le pli qu'elle remit à son ancien professeur. Il la lut avec attention et lui dit :

- Permettez à votre vieux professeur, à votre vieux maître, qui encore une fois vous aime bien, permettez-moi de vous donner un bon conseil : n'entrez pas en lutte contre les puissances.

Vous serez brisée. J'ai eu votre âge, j'ai connu vos révoltes, elles sont si naturelles ! Mais ce ne sont que des feux de paille, alors vous en reviendrez comme j'en suis revenu moi-même. Et puis, voyons, mais voyons, chacun ne doit-il pas en ce moment ne penser qu'à son devoir ? Ne soyez pas trop... poète.

Elle fut interloquée par ces phrases, si patriotiques : elle n'aurait jamais pensé que de tels propos auraient pu sortir de la bouche d'un homme qui animait ses cours avec tant de bienveillance, d'empathie, et avec un remarquable sens de l'écoute. Elle qui l'admirait tant !

— Mais, selon moi, la guerre ne résout rien, au contraire, cela risque d'aggraver les choses. Si nous attaquons nos voisins, ils nous détesteront encore plus, et cela n'améliorera en aucun cas notre condition future.

Il marqua un temps d'arrêt, comme s'il réfléchissait à la question.

— Je ne suis pas d'accord avec vous : votre devoir est de défendre la patrie. Comme stipulé dans la missive, vous, les jeunes, avez des aptitudes pour la guerre qui sont à mettre à profit pour votre pays.

— Mais je ne veux pas participer à cette guerre ! Je ne veux pas me battre ! Je ne veux pas avoir de morts sur la conscience ! Elle reprit son souffle et continua. Et puis... on tuerait forcément des civils...

— Oui, mais toute guerre a ses dégâts collatéraux. Avez-vous conscience que si vous refusez d'aller à la guerre, vous serez accusée de désertion et donc considérée comme une ennemie de la patrie ? lui expliqua-t-il avec agacement.

Cette réplique la glaça net, et elle sentit la sueur perler à son front. Elle ne pensait pas qu'il aurait pu dire des choses si dures.

— Mais je n'ai pas envie de prendre part à une guerre que je ne cautionne pas, bégaya-t-elle.

— Parfois, la vie ne nous donne pas le choix ; vous avez des obligations que vous devez respecter. Vous êtes un peu jeune pour comprendre les motivations du gouvernement. Et puis vous aimez votre pays n'est-ce pas ? Vous ne voudriez pas qu'il soit attaqué par le Hezbollah et que vous en soyez en partie responsable car vous avez refusé de faire la guerre au Liban ?

Quand elle entendit ces paroles, elle sentit la rage prendre possession de son corps, ses joues rosirent, elle se mit à trembler, puis elle explosa :

— Oui j'aime mon pays, mais je l'aimerais plus encore s'il était pacifiste et essayait de régler les conflits sans violence. Je ne sais pas, si je serais capable de tirer sur nos semblables, car au fond nous sommes tous pareils malgré nos origines, notre couleur de peau ou notre sexe ! A quoi sert la guerre, à part à s'entretuer et à détruire des villes et des vies ? Et puis, à seulement une vingtaine de kilomètres, c'est la frontière avec le Liban. Il y a des jeunes gens, tout justes majeurs comme moi, qui seront obligés de combattre comme moi et qui risqueront leur vie comme moi ! Mais ce qui me révolte le plus, c'est que ces personnes auraient pu être mes amis.

— Mais c'est votre devoir de défendre votre pays, comme c'est le devoir des Libanais de défendre le leur. Et si nous faisons la guerre, c'est pour agrandir notre territoire et nous venger

de ceux qui ont tué nos proches. En outre, vous ne voudriez pas décevoir vos parents qui seraient sans aucun doute anéantis s'ils apprenaient que leur fille a déserté.

— Bien évidemment que je ne souhaite pas décevoir mes parents, mais c'est à moi de faire mes propres choix : ils ne pourront pas toujours approuver toutes mes décisions. Et, depuis la création de notre état, tous les peuples alentour sont nos ennemis ; nous attaquons, ils ripostent ! ils attaquent, nous ripostons... nous sommes dans un cercle vicieux. Quel gâchis !

— Mais nous finirons par sortir de ce cercle vicieux : notre armée est très puissante, et nous avons le soutien des Etats-Unis. Nous n'aurons qu'à soumettre les pays tout autour de nous et nous aurons notre Grand Israël ! N'est-ce pas merveilleux ? Et ce sera grâce à vous, les jeunes, que nous réaliserons notre rêve.

— Vous entendez-vous parler !? Vous parlez de soumettre des peuples seulement car vous voulez un pays de plus en plus grand ! Et quand vous aurez annexé ces terres, sur lesquelles jetterez-vous votre dévolu ? Je n'aurais jamais dû venir vous voir, je pensais que l'on pourrait discuter, que vous me prodigueriez des conseils avisés, mais vous êtes très clairement en faveur de la guerre. J'ai vraiment l'impression que vous ne m'écoutez pas.

En partant de chez son professeur, Sara était désespérée, c'était la première fois qu'elle affichait son désaccord avec autant de violence. Il l'avait tellement déçue, elle qui pensait qu'il serait de son côté ! De plus, elle n'était pas plus avancée quant à son choix sur son départ à la guerre. Sur le trajet du retour, elle réfléchissait à son entrevue et ne savait que faire ; elle n'avait aucune envie d'y aller mais si son pays est attaqué il faudra bien qu'elle le défende. Elle était tiraillée, elle ne savait pas quelle décision était la plus judicieuse...

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Adèle Magalhaès

Élève de quatrième, collège Jules Lequier, Plérin

Une enfance mouvementée

(tiré d'une histoire vraie)

Ma mère et moi sortons de notre appartement, situé en plein milieu de Kiev. Un doux rayon de soleil perce l'épaisse couche nuageuse qui stagne au-dessus de la ville depuis quelques jours. Tout à coup un grondement sourd se fait entendre. Je sens la poitrine de ma mère se soulever de plus en plus vite et le grondement se rapprocher. Ma mère se met à courir en me cachant les yeux. Autour, j'entends des dizaines de personnes qui crient, pleurent et s'enfuient.

Des hurlements, une explosion assourdissante, une douleur extrême puis... plus rien.

Je me réveille en sursaut. Ce terrible souvenir est enfin terminé. Mais le cauchemar n'est en réalité nullement terminé ! Chaque nuit depuis onze mois, cette vision d'horreur refait surface dans mon esprit et chaque réveil se passe exactement de la même façon : une infirmière entre dans ma chambre d'hôpital, retire ma perfusion, me demande comment je me sens et m'ausculte.

Je me demande souvent pourquoi je ne me souviens plus de rien après l'explosion.

D'après ma mère et les soignants, après que le missile eut traversé l'immeuble, parpaings et divers morceaux nous sont tombés dessus. Ce sont les voisins qui m'ont extirpée de ce ramassis de cadavres et de pierres. J'avais cinq ans. J'ai subi de nombreuses opérations pour soigner diverses blessures graves mais le pire fut que j'ai perdu l'usage de ma jambe gauche.

Dans quelques semaines, si tout se passe bien, je sortirai de cet endroit pour rejoindre la tente qui sert de foyer à ma mère et ma sœur depuis que le missile a rasé notre quartier. En attendant, j'ai l'autorisation de sortir prendre l'air avec ma famille une fois par semaine.

J'ai découvert que le paysage de ma capitale se dégradait au fil des mois car le jour où je suis sortie la première fois de l'hôpital qui m'hébergeait depuis trois mois, en étant coupée du reste du monde, une triste surprise m'attendait : des dizaines d'immeubles au sol ; des enfants courant autour des allées de tentes de fortune ; parmi les immeubles toujours droits, aucune leur n'émanait des rares fenêtres encore intactes, et surtout, il y avait peu voire pas d'hommes, cela signifiant qu'une infime partie d'entre eux sont revenus du front. Chaque soir dans ma chambre, je prie pour que la guerre soit bientôt finie.

Dans l'hôpital, j'ai rencontré Milena, cinq ans, orpheline depuis le début du massacre. Durant les nuits apocalyptiques du conflit, elle venait dans ma chambre pour que je la réconforte. Elle

souffre d'une leucémie myéloïde aiguë. Elle s'est longtemps battue contre cette maladie mais lors de sa deuxième cure chimiothérapeutique, la petite flamme en elle qui vacillait déjà depuis trop longtemps s'est éteinte en silence. Sur ma table de chevet, dans un joli petit cadre en bois, est placée une photo où l'on voit une jolie petite brune dont l'âme repose désormais en paix dans un joli petit pays que l'on nomme « Paradis ».

Quelques années plus tard...

Maintenant, j'ai 12 ans et je viens d'entrer en secondaire de base*. Je loge désormais dans un appartement au centre d'Irpin, au nord-ouest de Kiev. Cette ville fut désignée comme l'une des plus dangereuses de l'oblast après la bataille du 27 Février 2022.

Mon père est mort à la guerre en février 2025. Il a longuement réfléchi au moment de proposer son aide car une blessure profonde le faisait hésiter. Dans son enfance, alors que l'Ukraine était déjà en guerre, son père, Vladimir s'était suicidé un an après son déclenchement. La cause ?

Il avait été victime d'un harcèlement moral de son patron qui le soupçonnait d'être pacifiste. Chaque jour il lui répétait un discours, pesant pour la personne qu'était Vladimir : « ...permettez à votre vieux professeur [...] à votre vieux maître, qui, encore une fois vous aime bien, permettez-moi de vous donner un bon conseil : n'entrez pas en lutte contre les puissances. Vous serez brisé [...] J'ai eu votre âge, j'ai connu vos révoltes, elles sont si naturelles ! Mais ce ne sont que des feux de paille ! [...] alors vous en reviendrez comme j'en suis revenu moi-même [...] Et puis, voyons, mais voyons, chacun ne doit-il pas en ce moment ne penser qu'à son devoir ? [...] Ne soyez pas trop ...poète ».

Les parents de Vladimir étaient morts, ils avaient été fusillés pendant la deuxième guerre mondiale.

Sur le plan moral, partir se battre fut une grande épreuve pour mon père, c'est pourquoi je suis et serai toujours fier de lui.

Épilogue

Ça va bientôt faire un an que la guerre est terminée et la vie a repris normalement, mais les esprits et les paysages garderont des séquelles durant plusieurs dizaines d'années encore. Si on ne peut pas oublier facilement ces heures passées en silence, impuissants, priant que les bombardements cessent rapidement, on peut toujours tenter de reconstruire ce que nous avons perdu.

* équivaut au collège français.

Cette histoire est inspirée du quotidien de Sasha (aussi appelée Oleksandra Paskal), une gymnaste ukrainienne de neuf ans dont la vie a basculé il y a maintenant presque quatre ans. Lors d'une frappe de missile russe sur sa maison en mai 2022, la jeune fille perd sa jambe gauche. Après seulement six mois de rééducation elle reprend la gymnastique rythmique. Malgré son handicap, celle qui avait jadis rêvé d'atteindre les Jeux olympiques, vise maintenant les Jeux paralympiques.

En 2025, elle remporte la médaille de bronze à la Rizatdinova Cup. Elle raconte :

« Nous n'avons pas pu nous préparer pleinement et correctement — nous avons passé énormément de temps dans les abris anti-bombes. Mais malgré tout, le tournoi s'est très bien déroulé. J'ai décroché la 3e place, et pour moi, c'est une victoire très spéciale. Les autres filles étaient très fortes, la compétition était incroyable, ce qui donne encore plus de valeur à cette médaille »

Note de l'auteure

Ce quotidien est impressionnant mais je parle d'une seule enfant. Ils (elles) sont des milliers à avoir besoin d'aide, de soins et ils devraient tous être mis en lumière, comme Sasha.

Cette nouvelle est dédiée à tous les enfants ayant un handicap et à tous ceux qui subissent la guerre ou à ceux qui l'ont subie.

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Nino Demissy

Élève de quatrième, collège Jules Lequier, Plérin

Monsieur pensez-vous réellement...

[Avertissement de l'enseignant : Texte écrit directement à l'ordinateur par un élève dyslexique]

Attention se texte n'est qu'inspiret de la réaliter mais Charles n'a jamais exister et plusieurs information on étai inventer ou trafiquées

« monsieur pensez-vous réellement que la ligne Maginot va tenir toute l'armée est la si on se fait attaquer par l'Italie ou si les Allemands passent par la Belgique nous allons tomber en quelque semaine si le gouvernement ne fait rien pour changer ça

— les Allemands ne vont pas sent rendre compte, si toutes les personnes appeler a la guerre y vont alors elle sera vite gagnée

— mai...

sans laisser le temps a l'ancien élève de répondre le professeur le coupa

— ce que je dis est logique et sûrement vrais les Allemands n'ont pas de grand stratège se sera facile mais juste va a la guerre.

— si je peux répondre ils ont Kesselung, Rommel, Von Rundstedt et je en cite que quelque in ils vont sûrement le savoir ils ne vont peut-être même pas faire un seul asseau mais au bout de quelque jour ils vont forcément sent rendre compte.

— je suis le professeur, je connais mieux la guerre que toi. Va a la guerre un point s'est tout.

Pas complètement convaincu pare l'argument du professeur l'ancien étudiant parti quand même, il se demandait, allait a la guerre où se révolter contre la guerre.

Trois jours plus tare l'ordre de mobilisation arriva et il fût confronté a un choix : déserté ou aller a la guerre (soulignons qu'il a déjà passer sont servisse militaire) mais ce choix doit se faire en quelques heurs, les deux options sont défendables, mais il dût se décider à aller au poste de police. Pendant le trajet tout type de penser lui passer par la tête, même durant le trajet Charles était toujours tangent, arriver au poste de police le bientôt conscrit s'arrêta il pesa encore le pour et le contre, s'il y allait il mourra très sûrement. Finalement il décida d'y rentrer.

En sortant du poste de police Charles du se a un camion qui l'emporta sur le lieu de guerre.

2 mois plus tard rentrer a Saint-Brieuc mais pas traumatiser, blesser au premier asseau mais pas assez gravement pour être renvoyé il est resté 2 semaines a l'infirmerie puis resta derrière,

pendant ce temps la France c'est fait battre très rapidement. L'Allemagne passer par la Belgique laisse la France sans défense car toute on était mis sur la ligne Maginot. La France perdante est obligée de collaborer. Étant dans la partie occupée par l'Allemagne Charles dû collaborer, lui qui fût pour la paix il fût obligés de voire ce système s'installer depuis l'hôpital voire qu'elle que personnes de son entourage y prenne goût plusieurs fois il envisagea de partir, mais il ne fût pas possible, car il fût malade et blésé. Quand il fut enfin sorti de l'hôpital et vît les changements apporter par l'occupation plusieurs de ses amis furent juifs et d'autre commencer a aimait le système. Lui envisage un plan pour s'enfuir mais se fût difficile rien que de l'envisager à cause de toute la défense. En partant au travail il fût interrompu trois fois par des SS pour qu'il vérifie c'est papier, les Schustafles prirent tant de temps qu'il fût en retarde au travail et se prit un avertissement. Le soir en rentrant après avoir passer le pour et le contre décidât qu'il en fût trop et mis en place un plan par chance il fût proche de la frontière entre la partie occupait et celle libre.

Après qu'il eut élaborés un plan de génies il l'exécuta, passa sous les radars allemands est réussi a se faufler en dehors de la frontière, quelque embuche furent passés simplement passer, presque aucun improvisation. Arriver a Nantes il pu prendre plus de recule et se rendit encore plus conte que le régime nazi était horrible.

7 mois et 4 18 juin 1940 il reçu l'appelle de Charles De gaule et la viens encore un dilemme se révolter avec la résistance où ne rien faire comme pour la guerre le principale, aller a Londres ne fût pas une de ses option, risque est la mort mais sella aidera la pays comparer a la guerre a la résistance il ne seront pas beaucoup, y aller les aidera plus, mais aussi comparer a la guerre ou la mort aurais était rapide là une exécution serai de se faire pendre ou pire se faire réduire en esclavage dans un camp de concentration.

Une tuile tombât a qu'elle dizaine de centimètre de Charles pendant qu'il allait au travail, de justesse elle a faille tomber sur lui se qui lui donna l'occasion de repenser a son choix 5 mois plus tôt il a décider de ne pas se rallier a la rebellions, si il était mort de cette tuile sa vie n'aurai pas servi au bien commun il y réfléchi et se dit que vu qu'il était orphelin s'il mourait maintenant avant de s'être fais des amis a Nantes alors peut-être il ne rendrait personnes triste les amis qu'il avait abandonner à Saint-Brieuc on sûrement déjà fait son deuil.

En allant voir d'anciens amis les plus susceptibles d'appartenir a la résistance et réussi a faire dériver la conversation vers la résistance il réussi a la rejoindre la cette organisation, vu ça se moment (23 Décembre 1940) la résistance ne fût pas unifier donc les action était principalement pour avoir des information comme Agir diriger pare Michel Hollande. En octobre 1941 arrive Jean Moulin arrive en dans la résistance.

Le printemps 1943 Jean Moulin réussi a terminer l'unification, en septembre Charles aida a la libération de la Corse

quand le débarquement de normande arriva il était dans l'action nature un programme de sabotage, alors quand dans la BBC ses ver on était dit a 22h15 :

*Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une largueur
Monotone*

il se tint près et quelle que minute plus tate le sabotage eu lieu, et le débarquement un peu plus tate. Je n'ai même pas besoin de vous décrire l'attaque par des centaine de parachutistes qui prire tout les point de

contrôle et détruire les pont, on remercia [...] pour avoir placer toute set defance sur la cote et avoir ignoré se que lui disait set espions. Grace a des résistant pré des bétonnier qui y m'étais du sucre pour pouvoirs plus simplement les détruire, Charles ni participa pas beaucoup au débarquement.

Le 16 Décembre la date a la quelle 1944 surpris par l'attaque désespérer fût gérer. Le 7 mais 1945 fût un des plus beaux jour de sa vie l'Allemagne capitula et il pu enfin se reposer, étant dans les résistant les plus connu il fut célébrer il fut interroger par de multiple journalise et exposa set idée, vue qu'elle états exposer par un exemple comme lui les extrémiste qui états contre ses idée le tua.

Ses obsèques fur dans le cimenterre de Sait-Brieux il fut enterrais sous la pluie le 4 Aoûte 1958 sont enterrement fut long et douloureux pour tous pas que pour s'est proche, les criminel fur retrouver et mit en prison a perpétuité (40 ans chacun) sa tombe reste même ajoure d'huis un lieu de reculement ou des personne du monde entier vienne visiter.

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Clément Le Bonhomme

Élève de seconde, lycée Saint-Charles-La Providence, Saint-Brieuc

Le train des deux jours

Il sortit du lycée sans regarder derrière lui, d'habitude, il jetait un dernier coup d'œil à la cour, aux fenêtres, aux silhouettes familières ; mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, quelque chose s'était fermé en lui, comme une porte qu'on claque trop fort dans une maison vide les paroles du professeur tournaient encore dans sa tête, comme un écho qu'on ne parvient pas à faire taire.

« Il faut savoir faire son devoir » le mot devoir lui semblait lourd, presque étranger. C'était facile à dire, quand on restait, quand on corrigeait des copies au chaud, loin du bruit des canons, loin des trains qui partent et ne reviennent pas toujours.

Dans la rue, il marcha sans but précis, ses pas résonnaient sur les pavés, trop forts dans le silence inhabituel de la ville ; on entendait seulement une charrette au loin, le grincement lent de ses roues, et puis, soudain, le sifflement d'un train. Il s'arrêta net ; le bruit lui traversa le corps comme un courant froid. Bientôt, ce serait pour lui, il reprit sa marche, plus lentement encore, chaque détail semblait plus vif, comme s'il regardait le monde pour la dernière fois. Une boutique fermée, une fenêtre entrouverte, un chien qui dormait sans se douter de rien, une odeur de pain chaud qui s'échappait d'une boulangerie, mêlée à celle de la poussière et du charbon.

Puis il la vit, l'affiche, un soldat y souriait, droit, fier, un fusil posé sur l'épaule. Un sourire large, presque lumineux ; il resta quelques secondes devant, ce sourire le dérangeait. Depuis le début de la guerre, il n'avait vu personne sourire ainsi, ni dans les rues, ni dans les regards, ni même dans les lettres que certains recevaient. C'était un sourire qui n'existait pas, un sourire fait pour convaincre, pour cacher la peur, pour transformer la mort en aventure. Il sentit presque de la colère, pas une grande colère éclatante, mais une colère silencieuse, celle qui serre la gorge et fait trembler les mains.

Arrivé sur la place, il aperçut Jules, il le reconnut tout de suite, malgré la canne. Avant, ils marchaient vite, parlaient de livres, d'examens, d'avenir ; aujourd'hui, Jules avançait lentement, chaque pas pesé, comme si son corps lui rappelait à chaque instant qu'il n'était plus tout à fait le même. Il avait une jambe blessée depuis des mois, et pourtant il gardait ce regard étrange, à la fois fatigué et obstiné, comme quelqu'un qui refuse de céder.

— Alors ? lança Jules en s'approchant. Il t'a encore parlé de courage ?

Il haussa les épaules.

— Il dit que c'est normal d'avoir peur... mais que ça ne change rien. Qu'il faut y aller quand même.

Jules eut un léger rire, sans joie.

- Là-bas, on ne parle pas de courage. Il marqua une pause, puis ajouta :
- On essaie juste de rester vivant.

Le silence tomba entre eux, épais. Une femme en noir traversa la place, elle tenait une lettre serrée contre elle, comme si elle avait peur qu'on la lui prenne, son visage était fermé, mais ses yeux disaient tout. Il détourna le regard. Il avait déjà vu ce genre de visage, chez sa voisine, chez la mère d'un camarade, chez une inconnue dans le tram. À chaque fois, il avait l'impression que la guerre entrait dans la rue sous une forme plus discrète, plus cruelle encore que les soldats et les canons.

- Tu pars quand ? demanda Jules.
- Dans deux jours.

Dire ces mots lui donna le vertige ; deux jours, seulement deux jours. Deux jours pour dire au revoir sans le dire, deux jours pour continuer à vivre comme si de rien n'était ; deux jours pour faire semblant que sa chambre, ses livres, sa rue, sa mère, sa vie entière n'étaient pas en train de lui échapper.

- J'ai peur, murmura-t-il. Jules hocha la tête.
- Moi aussi j'avais peur ; tout le monde a peur.

Le train siffla de nouveau, plus loin cette fois. Le bruit se perdit dans l'air gris de l'après-midi.

- Je ne veux pas devenir quelqu'un d'autre là-bas, ajouta-t-il.

Jules le fixa longuement, puis répondit d'une voix basse :

- Alors n'oublie pas qui tu es.

Ces mots restèrent suspendus dans l'air, ils se serrèrent la main ; pas une poignée de main rapide, comme entre deux élèves pressés, non, cette fois, c'était presque une promesse. Une façon de dire ce qu'ils n'osaient pas formuler autrement, puis il partit, sans se retourner.

Il ne rentra pas chez lui tout de suite. Sans vraiment s'en rendre compte, ses pas le conduisirent jusqu'à la gare, le quai était déjà occupé, des soldats attendaient, certains trop bruyants, d'autres trop silencieux. Il observa leurs visages, personne ne ressemblait à l'affiche ; personne n'avait l'air fier. Il vit au contraire des joues creusées, des lèvres serrées, des yeux qui évitaient de croiser les autres, comme si chacun avait honte de montrer sa peur.

La fumée d'un train flottait encore dans l'air, épaisse, piquante. Elle lui brûla légèrement les yeux. Il imagina sa mère, ici, dans deux jours, essayant de sourire, échouant sûrement, essayant de lui dire de ne pas s'inquiéter, alors qu'elle aurait les mains glacées et le regard perdu. Il imagina sa voix, toujours calme quand elle parlait de choses banales, mais différente quand elle croyait qu'il ne la regardait pas. Un officier passa près de lui, raide, impeccable. Il se demanda : a-t-il déjà eu peur, lui aussi ? Ou bien la guerre finit-elle par effacer la peur chez certains, comme elle efface les noms sur les tombes ?

Il resta là longtemps, ou peut-être seulement quelques minutes. Le temps semblait s'étirer, devenir quelque chose de mou, d'incertain, puis il repartit, pas encore. Il n'était pas encore temps.

Chez lui, sa mère cousait près de la fenêtre. Le fil passait et repassait, geste précis, répété, comme si réparer une chemise pouvait réparer autre chose, elle travaillait sans lever les yeux, mais il savait qu'elle l'avait entendu rentrer. Dans la pièce, il y avait une odeur de laine, de soupe et de bois humide ; tout paraissait ordinaire, et pourtant rien ne l'était plus. Il eut presque envie de parler, puis il se ravisa.

— Tu es resté longtemps, dit-elle sans lever les yeux.

— Je suis allé à la gare.

Le fil s'arrêta. Elle ne répondit pas tout de suite. Mais elle savait. Une mère sait toujours avant qu'on parle. Elle reprit son travail, plus lentement cette fois.

— Tu as revu Jules ?

— Oui.

— Il va mieux ?

Il hésita. Puis répondit :

— Pas vraiment.

Sa mère hochait la tête, elle ne posa pas d'autres questions c'était sa manière à elle d'être forte. Pas avec de grandes phrases, pas avec des gestes spectaculaires ; avec ce silence qui soutient les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

Le soir, ils mangèrent presque en silence. La radio parlait de victoires, de stratégies, de lignes qui avancent. Les mots semblaient faux. Ils tombaient dans la pièce comme des pièces de monnaie sur une table vide. Sa mère servit la soupe, prit une bouchée, puis posa la cuillère. Elle regardait le mur, pas son fils, peut-être pour éviter de trop voir, peut-être parce qu'elle savait que regarder trop longtemps rend certaines choses plus réelles encore.

Dans sa chambre, il prit un livre au hasard, il lut quelques lignes, sans vraiment comprendre. On y parlait de voyages, d'horizons lointains, de découvertes, de destin. Il eut un sourire amer. Lui aussi allait partir, mais ce n'était pas un voyage. Ce n'était pas l'inconnu qui fait rêver. C'était l'inconnu qui menace. Il tourna les pages, puis s'arrêta sur une phrase qu'il ne comprit qu'à moitié, mais qui lui resta en tête : certains départs vous changent avant même d'avoir commencé.

La nuit fut mauvaise, il dormit peu, dans le noir, il entendait parfois la maison craquer, parfois un chien aboyer au loin, parfois le vent contre les volets. Et, entre deux silences, il imaginait des choses absurdes : la gare engloutie par la fumée, la place vide, le professeur seul devant sa classe, l'affiche qui se déchirait sous la pluie. Il se surprit même à penser que le soldat de l'affiche pouvait être un vrai garçon, comme lui, avec une mère, des souvenirs, des peurs. Cette pensée le troubla davantage que tout le reste. Car si ce soldat avait eu une vie avant l'image, alors peut-être que le mensonge était encore plus grand qu'il ne l'avait cru.

Le lendemain passa trop vite, la ville était tendue. Les voix étaient plus basses. Les regards plus lourds. Même les enfants semblaient moins bruyants. On aurait dit que tout le monde retenait son souffle. Il croisa un groupe de jeunes qui riaient trop fort, comme pour masquer leur angoisse. Il les observa une seconde, puis continua, chacun faisait semblant à sa manière.

Il retrouva Jules une dernière fois près du square. Le ciel était couvert, sans couleur, comme une page trop longtemps laissée à l'air libre.

— Alors, prêt ? demanda Jules.

— Non.

Il inspira.

— Mais j'y vais quand même.

Jules hocha la tête.

— C'est tout ce qu'on peut faire.

Ils restèrent côte à côte, sans parler ; le silence disait tout... Puis Jules fouilla dans la poche intérieure de sa veste et lui tendit un petit carnet.

— Tiens. Écris dedans, pas pour faire joli, pour te souvenir. Les gens oublient trop vite, là-bas. Il prit le carnet avec surprise.

— Et si je n'écris rien ?

— Alors écris au moins ton nom.

Il eut un sourire bref. Un vrai sourire, cette fois. Petit, fatigué, mais vrai.

Le jour du départ arriva sans prévenir. La gare était pleine, trop pleine de bruit, de pleurs, d'ordres, de valises qui cognent, de bottes sur le sol, de mouchoirs qu'on écrase dans les mains. Sa mère lui tenait la main très fort. Il sentit qu'elle tremblait un peu, mais elle essayait de ne pas le montrer.

— Écris-moi, dit-elle. Il hocha la tête.

— Tous les jours si je peux.

Elle leva les yeux vers lui. Il y avait dans son regard quelque chose de fendu, comme une vitre qui ne casse pas tout à fait. Elle voulut dire autre chose, sans doute. Peut-être « reviens » peut-être « fais attention » ; peut-être les deux. Mais elle ne dit rien, elle lui caressa seulement la joue du bout des doigts, comme lorsqu'il était enfant et qu'il revenait avec un genou écorché.

Le train entra dans un grand nuage de fumée, le métal grinça, le quai sembla trembler, il monta. Dans le wagon, des jeunes comme lui, certains riaient trop fort d'autres regardaient leurs chaussures ; lui regardait dehors. Le train démarra. Sa mère leva la main. Il leva la sienne. Puis elle disparut. La ville s'effaça, les maisons devinrent floues ; puis plus rien.

Le bruit du train remplit tout. Il posa son front contre la vitre, le paysage défilait, arbres, champs, maisons, puis encore des champs ; et soudain, il comprit quelque chose qu'il n'avait pas voulu voir jusqu'ici. Le train n'emportait pas seulement des corps, il emportait des vies entières. Les habitudes, les promesses, les habitudes encore, les dimanches, les disputes, les cahiers, les éclats de rire, les repas du soir, les voix qu'on connaît par cœur. Tout cela avançait avec eux, entassé dans un wagon sombre, prêt à être brisé.

Mais pas tout.

Il ferma les yeux. Il pensa aux livres. À la place. À Jules. À la voix du professeur. À sa mère, à son carnet, à l'affiche, à la femme en noir sur la place. Et surtout à cette phrase : « N'oublie pas qui tu es. »

Alors, dans le vacarme des rails, il se fit une promesse silencieuse. Quoi qu'il arrive, il ne laisserait pas la guerre penser à sa place. On pouvait lui donner un uniforme ; mais pas lui enlever ce qu'il était. On pouvait lui ordonner d'avancer ; pas lui interdire de penser. On pouvait envoyer son corps au front ; pas effacer entièrement sa mémoire.

Le train roulait vers le front. Et pour la première fois depuis deux jours, il regarda droit devant.

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Alban Henaff

Élève de seconde Arts appliqués, lycée Savina, Tréguier

La vraie force de la guerre

Mr Guilloux, cher professeur,

Je vous adresse cette lettre qui vous trouvera je l'espère, en bonne santé en cette fin d'année 1917. Je suis pour ma part stationné dans Les Flandres, dans le 11ème régiment d'infanterie, sur la ligne de front. Cela vous étonne probablement si vous vous souvenez de nos échanges passés alors que je n'étais qu'un lycéen, dans les couloirs de notre établissement.

Je me souviens votre verve, votre conviction patriotique alors que j'étais un jeune homme qui doutait et se laissait aller au désir de pacifisme. Ce doute m'a déserté le jour où vous m'avez déclaré : « ne soyez pas trop poète ». Ce jour-là, Monsieur, face au conflit qui bouleversait notre pays depuis bientôt 3 ans, en proie à la culpabilité et mû par un sentiment de patriotisme que vous aviez éveillé en moi, je me suis engagé : l'armée française manquait de « bras », j'étais enthousiaste de rejoindre ses rangs, j'ai signé.

Depuis bientôt 3 mois, je stationne avec mes camarades en 1ère ligne, sur le front. Nous tenons notre position face à une division allemande des plus féroces. Peut-être l'ignorez-vous mais nous vivons dans des « tranchées », couloirs infinis et sans fin, creusés dans le sol des Flandres, courant le long de la ligne de front, parsemés d'abris servant de cuisine, d'infirmerie ou de lieux de vie sommaires en attendant la confrontation avec le camp adverse.

Nous faisons face à un ennemi qui en a fait de même : des tranchées, des kilomètres de couloirs, parallèles aux nôtres que sépare un espace appelé le no man's land. Cet espace vide est une arène entre les 2 camps, le lieu de nos combats, au corps à corps parfois lorsque nous n'avons plus de munitions et ne nous reste que notre baïonnette au bout du fusil.

Parfois, ce no man's land se transforme cependant en cours des miracles... Le soir de Noël dernier, les feux nourris des deux artilleries ont cessé, vers 17h, à la tombée de la nuit. Tout est devenu silencieux. Comme un accord tacite, le soir de la Nativité, de part et d'autre, les fusils se sont tûs, les canons ont arrêté de cracher et les hommes se sont écoutés : dans la tranchée des boches, nous avons entendu soudain un chant de Noël s'élever, quelques voix hésitantes ont commencé à fredonner, reprise rapidement par tous les soldats allemands de la tranchée en face nous.

Nous étions stupéfaits, muets d'angoisse, figés dans cette ambiance si douce pour une fois, si lointaine du fatras épouvantable de la guerre dans lequel nous évoluions chaque minute. Certains soldats de ma tranchée ont alors entonné à voix basse *douce nuit, sainte nuit*. Les soldats d'en face se sont alors arrêtés de chanter pour nous écouter. Soudain, en pleine obscurité, des lumières se sont allumées de leur côté : ils posaient des bougies le long de leur tranchée. Ce fut une drôle de soirée mais les choses en sont restées là.

Le lendemain, le 25 décembre, au lever du jour, nous nous sommes mis à nous observer de part et d'autre : discrètement d'abord, accroupis derrière les parapets des tranchées, puis nous nous sommes redressés peu à peu pour nous faire face, debout. Personne n'a tiré, nous nous observions, silencieux. Le temps était suspendu. Certains d'entre eux ont commencé à nous faire des signes, auxquels des hommes de chez nous ont répondu timidement. Une heure plus tard, les Allemands ont fait des gestes, agitant des flasques et des paquets de cigarettes. Soudain, l'un d'eux a franchi le parapet et a sauté dans le no man's land et est venu vers nous. Je l'ai regardé s'avancer dans son uniforme verdâtre, gris de boue, comme nous. Il avançait les mains vers l'avant, chargées de cigarettes et sans son fusil. Notre capitaine nous a ordonné de ne pas tirer mais il était méfiant. Comme personne ne bougeait, j'ai sauté dans le no man's land et suis allé à sa rencontre. Mes jambes tremblaient et la peur me sciait le ventre mais j'ai continué à m'avancer vers lui ; je m'attendais à tout moment à prendre une rafale. Je l'ai rejoint et il m'a tendu une cigarette ; je lui ai souri et lui ai dit *danke*. Nous nous sommes mis à fumer tous les deux et des deux tranchées se sont alors élevés des cris de joie, des hourras. Puis émergeant de chaque côté, d'autres hommes, d'autres soldats nous ont rejoints.

Quelques mots baragouinés dans chaque langue nous ont permis de communiquer sommairement, d'échanger des cigarettes ou nos flasques de vin contre leur *schnaps*.

En fin d'après-midi, nous nous sommes serré la main et chacun est retourné dans son trou boueux... Ce fut une fête incroyable, un vrai Noël !

Ces soldats allemands, cher professeur, ces hommes sont paysans, instituteurs ou boulangers comme nous le sommes également. Ils sont jeunes ou moins jeunes, ont des enfants, des épouses, des mères qui comme nous, les attendent à l'arrière. Ces hommes, cher professeur, comme nous, sont là par la force de la guerre, soumis à leur *Kaiser*, qui en a décidé pour eux. Comme nous, ils sont las, sales et fatigués. Comme nous, ils crèvent de peur dans cette horreur, cette guerre qui n'en finit pas...

Je me souviens de vos paroles : « n'entrez pas en lutte contre les puissances. Vous serez brisés. » Mais qui sont ceux qui se cachent derrière ces *puissances* ?

Ce soir dans ma tranchée boueuse et infestée de rats, je m'interroge...

Cher professeur, peut-être que Hans, Gunter ou Olaf ont aussi un jour été *poètes*, comme vous me disiez l'être au lycée, peut-être ont-ils vibré à l'appel du patriotisme comme moi...mais ce jour de décembre 1917, nous nous sommes serré la main, avons échangé des sourires et de menus cadeaux. Nous étions juste ce que cette terre nous accorde : des HUMAINS. C'est là qu'est notre PUISSANCE.

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Henry Palany

Élève de terminale générale, lycée Auguste Pavie, Guingamp

Les fidèles et les fusillés

Le professeur avait parlé longtemps. Sa voix emplissait le couloir comme une fumée lourde, pénétrant les plis de la pensée.

« N'entrez pas en lutte contre les puissances. Vous serez brisé... Ne soyez pas trop... poète. »

Le mot était tombé comme une condamnation. Poète : c'était donc ainsi qu'on nommait celui qui doutait, celui qui refusait de haïr sur ordre. Le couloir du lycée, avec ses murs blanchis à la chaux et ses cartes d'Europe constellées de frontières rouges, paraissait soudain un vestibule du front. On y apprenait la géographie comme on apprend une cible.

— Chacun doit penser à son devoir, avait ajouté le professeur.

Le devoir. Mot poli, rond, irréprochable. Mot qui ne saigne jamais, mais qui fait saigner.

L'ancien élève ne répondit pas tout de suite. Il regardait, au fond du corridor, le tableau d'honneur où s'alignaient déjà des noms entourés de noir. « Morts pour la France ». La formule semblait achevée, définitive, comme si rien ne devait être ajouté. On ne précisait pas : morts de froid, morts de peur ou...morts d'avoir obéi.

— Monsieur, est-ce servir son pays, tuer ceux qui refusent de mourir ? Le professeur réagissait à peine.

— Vous parlez des fusillés ? Ce sont des exemples nécessaires. Une armée n'est pas un débat.

— Alors la patrie souhaite qu'on la craigne autant que l'ennemi ? Le vieil homme fronça les sourcils.

— La patrie n'exige que fidélité.

— Même si elle est infidèle à ses enfants ?

Le silence se fit tranchant. On entendait, au-dehors, un roulement de tambour : des recrues traversaient la ville.

— Vous êtes jeune, reprit le professeur. Vous confondez sensibilité et vérité. La guerre est une épreuve.

Il salua et s'éloigna. Derrière lui, la voix du professeur résonna une dernière fois :

— Le temps vous apprendra la mesure.

La mesure. Comme si l'on pouvait mesurer l'absence d'un frère. Comme si l'on pouvait peser la douleur d'une mère veuve. Comme si l'on pouvait estimer la douleur des orphelins.

Le soir, dans la chambre où il logeait, il ouvrit son carnet. Il pensa à ceux qui, dans les tranchées, n'avaient plus que la boue pour horizon. Il pensa à ceux qu'on avait attachés à un poteau, à l'aube, sous prétexte de « donner l'exemple ». On disait qu'ils avaient tremblé. On oubliait de dire qu'ils avaient surtout eu peur.

Il écrivit d'abord des phrases de colère, puis la colère devint harmonie. Les mots s'alignèrent et se heurtèrent.

* * *

Patrie distraite, aux promesses secrètes,
Patrie qui nous traite en fils qu'on jette,
Tu cries : « Courage ! », et nos gorges s'égorgent,
Tu dis : « Victoire ! », et nos corps se tordent.

Sous tes drapeaux flottants, nos souffles étouffants,
Sous tes discours ardents, nos destins défailants ;
On part le cœur battant vers la boue,
On sert la mort rampante en croyant servir.

Patrie, avare, aux mains de marbre,
Tu pares de fanfares nos départs vers la fange ;
Tu verses la lumière en prières meurtrières,
Mais ta terre est de pierre et ton amour s'étrangle.

Ils disent : « C'est l'honneur ! », mais l'honneur est un leurre,
Une fleur de douleur aux couleurs du malheur ;
Ils disent : « C'est la haine ! », et la haine déchaîne
La plaine et la peine, la chaîne et la gêne.

Frères sans sépulture, figures sans figure,
Vos murmures perdurent dans nos nuits les plus dures ;
Le canon qui tonne entonne le même refrain :
La nation est une idole et l'homme en est la chaîne.

Qu'importe la frontière et la langue étrangère ?
La terre est la même terre peu importe où l'on erre ;
Le sang noir de nos veines, en rivières obscènes,
Coule sans haine vaine dans la glaise inhumaine.

Tuer pour une patrie qui ne rendra rien,
C'est mourir pour une ombre et trahir le matin ;
On nous parle de gloire, on nous vole l'espoir,
On nous dresse au devoir pour mieux nous faire choir.

* * *

Il relut ces vers. Sans même les modifier, car ils accusaient. Ils accusaient une société qui applaudissait au départ des trains mais détournait les yeux à leur retour. Une société qui saluait les cercueils mais craignait les vivants qui doutaient.

Les jours suivants, des copies du poème circulèrent. On les trouvait dans les manuels, dans les poches des manteaux, sous les bancs de la cour. Les élèves lisaient à voix basse, les yeux agrandis. Certains pâlissaient. D'autres serraient les dents.

La rumeur enfla : un texte infâme attaquait la patrie. On parlait de trahison, d'ingratitude. Les personnalités de la ville dénonçaient « l'esprit de défaitisme ». On convoqua le conseil du lycée.

Il fut appelé.

Dans le bureau du proviseur, l'air était plus froid que dehors. Le professeur était là, immobile.

— C'est vous qui avez écrit ces lignes ? demanda-t-il.

— Oui.

— Vous accusez la nation de trahir ses enfants.

— Je constate qu'elle les envoie mourir et qu'elle fusille ceux qui n'en peuvent plus.

— Vous oubliez l'ennemi.

— Je n'oublie pas l'ennemi. Je refuse qu'il soit le seul.

Le proviseur intervint :

— Vous comprenez que ces idées sont dangereuses ?

— Pour qui ?

Personne ne répondit.

Le professeur prit la parole d'une voix plus basse :

— Vous croyez défendre l'humanité. Mais sans patrie, que reste-t-il ?

— Des hommes, répondit-il. Des hommes qui ne se tirent pas dessus parce qu'un drapeau l'ordonne.

Le vieil homme le fixa longuement.

— Vous êtes prêt à voir votre pays vaincu ?

— Je ne suis pas prêt à le voir se vaincre lui-même.

Il fut exclu. On parla de signaler son cas aux autorités militaires. Dans la ville, on chuchotait qu'il était « antipatriote ». Les mêmes qui pleuraient leurs morts refusaient d'entendre qu'ils fussent morts pour rien.

Il erra plusieurs jours, sentant sur lui les regards lourds. Il découvrit que le patriotisme, lorsqu'il devient religion, ne supporte pas le doute. Il exige des fidèles, non des consciences.

Un matin, sur la place, il assista au départ d'un nouveau d'un train. Les mères agitaient des mouchoirs, les enfants couraient derrière la fanfare. On criait : « Vive la France ! » avec des voix brisées.

Il se demanda combien reviendraient. Et combien seraient gravés sur le marbre, réduits à une formule.

Il comprit alors que le plus terrible n'était pas la guerre elle-même, mais l'acceptation docile qui l'entourait. Cette habitude de confondre obéissance et vertu. Cette facilité à appeler « lâche » celui qui ne veut pas se faire tuer.

Le soir, il quitta la ville. Non pour fuir, mais pour ne pas se taire.

Il savait que ses mots ne stopperaient pas les canons. Mais il savait aussi qu'un monde où personne ne proteste est un monde déjà mort.

Derrière lui, le lycée continuait d'enseigner le devoir. Devant lui, la route incertaine s'ouvrait. Et dans le vent, comme un reproche persistant, revenait le vers qu'on aurait voulu étouffer : *Tuer pour une ombre, c'est honorer la nation.*